

LES VIVEURS D'AUTREFOIS.

Ouvrages d'Alexandre Dumas fils terminés.

CÉSARINE,

1 vol. in-8.

LA DAME AUX CAMÉLIAS,

2 volumes in-8.

AVENTURES DE QUATRE FEMMES,

6 volumes in-8.

LE DOCTEUR SERVANS,

2 volumes in-8.

Sous Presse :

Le Roman d'une Femme,

4 volumes in-8.

DIANE DE LYS,

2 volumes in-8.

UN AMOUR VÉRITABLE,

4 volumes in-8.

Ouvrages de Jules Lacroix.

L'Étouffeur d'Édimbourg	2 vol. in-8.
Histoire d'une grande Dame	2 vol. in-8.
Un mauvais ange	3 vol. in-8.
Mémoires d'une Somnambule	5 vol. in-8

Sous Presse :

UN NOUVEAU ROMAN,

2 volumes in-8.

Sceaux. — Imprimerie de E. Dépée.

LES

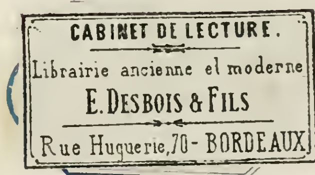
VIVEURS

D'AUTREFOIS

PAR

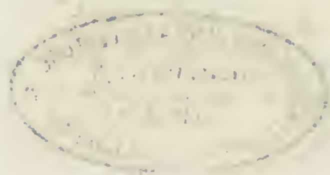
le Marquis de Foudras et Xavier de Montépin.

2



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
32, RUE DE LA HARPE.

1849



LES

VIVEURS D'AUTREFOIS.

MONSIEUR DE CARDILLAC.

X

MONSIEUR DE CARDILLAC.

Hector, fatigué de la nuit qu'il venait de passer, ne mit pas immédiatement à exécution le projet qu'il avait formé de retourner chez son oncle le commandeur ; seulement il donna l'ordre à l'un de ses gens de s'informer par la ville où demeurait M. de

Cardillac, et de lui rendre compte dans la soirée du résultat de ses démarches.

Cet homme lui dit, le soir même, que le commandeur demeurait dans un petit hôtel qu'il s'était fait construire rue de Babylone, au centre du nouveau quartier à la mode, qu'on appelait déjà à cette époque le faubourg Saint-Germain.

Le commandeur était établi à Paris il y avait environ trois semaines, et il n'allait que de loin en loin à Versailles pour faire sa cour.

Hector, ainsi renseigné, se dirigea deux jours après, vers le petit hôtel de la rue de Babylone, où il arriva sur les onze heures du matin.

Un grand diable de laquais, frisé, poudré, galonné sur toutes les coutures, reçut Hector sur le perron de l'hôtel, et après lui avoir demandé ses noms et qualités, il s'empressa d'aller l'annoncer à son maître, qui, dit-il, ne recevait pas tout le monde aussi matin.

Le commandeur de Cardillac était le propre frère du feu marquis de Cout-Kérieux, père d'Hector. Ce nom de Cardillac était celui d'un fief qui, de temps immémorial, passait toujours aux cadets de la famille ; le comte en jouissait, sans préjudice de deux magnifiques commanderies qui lui complétaient une somme ronde de soixante mille livres de revenus.

Autant le défunt marquis de Cout-Ké-

rieux était un austère et rude gentilhomme campagnard, autant le commandeur de Cardillac pouvait à bon droit passer pour un habile et rusé courtisan, ayant autant d'élégance dans les formes que de corruption dans le fond de l'âme. Ses hautes fonctions dans l'ordre de Malte disent suffisamment qu'il ne pouvait pas être marié; nous ajouterons seulement que parmi les vœux de sa profession qu'il avait formés, celui de chasteté ne l'avait jamais beaucoup gêné, et il était connu à la cour de Versailles comme dans le beau monde de Paris pour un homme à bonnes fortunes, dans toute l'acception qu'on peut donner à ce mot.

A l'époque dont nous parlons, le com-

mandeur de Cardillac venait d'atteindre sa cinquante-cinquième année, mais grâce à la poudre, aux dentelles, aux paillettes et à l'égoïsme surtout, il pouvait hardiment dissimuler deux lustres, ce qui lui permettait de conserver intactes à peu près toutes les prétentions de sa jeunesse.

— M. le commandeur sera enchanté de recevoir Monsieur le marquis, dit le domestique en rejoignant Hector dans un salon d'attente où il était resté pendant qu'on était allé l'annoncer. Si Monsieur le marquis veut bien me suivre, je vais le conduire.

Et le domestique ouvrant une porte, fit traverser à Hector divers appartements,

puis il l'introduisit dans la chambre à coucher de M. de Cardillac.

Le commandeur, enveloppé ou plutôt roulé dans une magnifique robe de chambre de damas à grands ramages verts et blancs, était étendu dans un de ces admirables fauteuils dont notre époque a eu le bon esprit de ressusciter la forme, et il savourait lentement une tasse de consommé, destiné à faire patienter son estomac jusqu'au moment du dîner, qui avait lieu dans ce temps-là vers les deux heures.

— Bonjour, mon garçon, dit le commandeur en tendant amicalement la main à son neveu. Comtois, avancez un fauteuil à M. le marquis de Cout-Kérieux... bien.

Maintenant, retournez à l'antichambre et dites que je ne reçois personne jusqu'à nouvel ordre; je sonnerai si j'ai besoin de quelque chose.

Le laquais sortit. Le commandeur et le marquis restèrent seuls.

— A nous deux à présent, mon beau neveu! s'écria le premier, en passant sa tasse à Hector, pour poser ses deux mains sur ses genoux et prendre ainsi une attitude grondeuse. Me direz-vous, Monsieur le mauvais sujet, d'où vous sortez, pour avoir passé plus de six mois sans me venir voir. Voyons, arrivez-vous de la lune ou de la Chine?

Hector avait prévu cette question ou

toute autre du même genre, et nous savons qu'il s'était préparé à y répondre en donnant à entendre vaguement qu'une affaire d'amour suivie d'une affaire d'honneur l'avait obligé à se tenir à l'écart pendant quelque temps. Quant au jeu, aux emprunts, aux Juifs, le marquis pensait qu'il était inutile d'en parler.

— Mon cher oncle, répondit-il en prenant un air modeste, il n'est que trop vrai que je me suis fort mal conduit à votre égard ; mais j'ose espérer que vous m'excuserez quand vous saurez les motifs graves, douloureux... qui... que... j'ai compromis une femme...

Le commandeur partit d'un éclat de rire magnifique et du meilleur aloi.

— Et tué un homme, ajouta Hector.

— Était-ce un amant ou un mari? demanda le commandeur en s'efforçant de reprendre un peu de sérieux.

— Mon oncle, je n'en voudrais pas trop dire, de peur de vous mettre sur la voie.

— De la discrétion, maintenant! Ah! çà, mon pauvre Hector, mais sais-tu bien que tu ne t'es pas décrassé du tout? Crois-tu donc que j'irais te dénoncer à MM. de la Prévôté? Tu as compromis une femme, tué un mari ou un amant, peu importe, cela se voit tous les jours, mon garçon, et n'a jamais empêché un gentilhomme de remplir certains devoirs de famille et de société. Tu aurais dû au moins m'écrire.

Maintenant, mon ami, sauf le chapitre de la discrétion, qui n'entre pas du tout dans nos mœurs, et en ne portant que pour mémoire tes remords, auxquels tu me permettras de ne pas ajouter foi, je conviendrai très volontiers que tes débuts sont assez brillants, et tu me fais l'effet de devoir être un jour un digne rejeton de notre famille. Aussi je ne t'en veux plus, mon cher, et si je puis t'être encore bon à quelque chose, j'espère que tu viendras sans façon t'adresser à moi. D'abord, je dîne tous les jours à deux heures, et il va sans dire que ton couvert sera mis chez moi toutes les fois que cela te sera agréable. As-tu besoin d'argent ?

— Non, mon oncle.

— Ah ! çà, mais nous ne sommes donc pas dérangé, ou bien tu manges ton fond avec ton revenu ? L'un me plairait mieux que l'autre.

— Lequel des deux, mon oncle ?

— Que tu fusses un peu désordonné maintenant, sauf à devenir économe plus tard. Vois-tu, Hector, un gentilhomme qui n'a pas de dettes, c'est absolument comme une jolie femme qui n'a pas d'amant ; personne ne s'occupe de lui. Tu as compromis une réputation féminine, tué un homme en duel, maintenant il te faut des créanciers, si tu ne veux pas rester inconnu...

—J'en ai, mon oncle, interrompit Hector.

— C'est bien, continua M. de Cardillac, en massant complaisamment une prise de tabac au fond d'une boîte d'or, dont le couvercle renfermait une délicieuse miniature, représentant une femme couronnée de pampres et vêtue d'une peau de tigre attachée au-dessous des seins. C'est bien, répéta-t-il, il n'y a qu'une chose que je me permettrai de t'interdire, si tu veux bien le permettre, c'est le jeu. Qu'on s'y enrichisse ou qu'on s'y ruine, il ne donne jamais de considération. Dans le premier cas, on passe pour trop habile, dans le second, qui est le plus fréquent, on ne manque pas de dire que vous êtes niais ; et puis qui trouve-t-on autour des tables de pharaon et de lansquenet ? des aigrefins qui trichent, et des femmes sur le retour qui

ont préféré les cartes à la dévotion, parce que c'est une manière de montrer qu'elles ont encore des bras potelés et des mains blanches. Méfie-toi des uns et des autres, mon cher neveu, car la piperie est des deux côtés. Il est bien entendu que j'excepte le jeu du Roi et des princesses si Sa Majesté ou Leurs Altesses te faisaient l'honneur de t'admettre un jour à leur partie : et, à propos de cela, je te dirai que le roi à eu la bonté de me demander pourquoi tu n'étais pas revenu lui faire ta cour depuis ta présentation.

— Et qu'avez-vous répondu, mon oncle ?

— Que des affaires graves t'avaient rappelé dans tes terres de Bretagne. Alors Sa Majesté m'a fait un gracieux signe de tête

et a ajouté : monsieur de Cardillac, quand votre neveu sera de retour nous le verrons avec plaisir.

— Le roi est bien bon.

— C'est un grand prince, mon neveu, un vrai gentilhomme, quoiqu'en disent messieurs les philosophes, race que je déteste, par parenthèse. Ne tarde pas à lui faire ta cour, et je te promets qu'il ne te sera pas difficile d'obtenir une compagnie en attendant un régiment. Peut-être venais-tu me demander de penser à quelque chose comme cela pour toi.

— Pas encore, mon cher oncle ; pour le moment j'ai une ambition plus modeste.

— Et c'est?

— De vous prier de vouloir bien me présenter dans quelques-unes des maisons où vous allez le plus habituellement.

— Mais c'est facile, très facile même, mon ami. Voyons quels sont les salons déjà ouverts pour lesquels j'ai des invitations. Aujourd'hui, madame de Vivonne : on s'y ennuye mortellement, je ne te mènerai là qu'en carême. Demain, la maréchale de Mirepoix : j'attendrai, pour t'y conduire, que tu aies plus d'expérience ; elle reçoit trop de ces vieilles coquettes qui ne lâchent plus un homme une fois qu'elles l'ont pris. Après-demain, la marquise de Lormois. Voilà notre affaire ! je te mènerai chez la marquise ; ses réunions sont délicieuses, et la divinité qui y préside.....

enfin tu verras... madame de Lormois est le diamant du Marais.

Et M. de Cardillac huma sa prise de tabac qu'il avait gardée jusqu'à ce moment.

— Est-elle jeune ? demanda Hector.

— Vingt-cinq ans.

— Jolie ?

— Ravissante !

— Riche ?

— A millions !

— Spirituelle ?

— A miracle !

— Coquette ?

— Toutes les femmes le sont.

— Eh bien ! galante ?

— Ceci est encore un mystère : les uns disent oui et les autres non.

— Mais qu'en pensez-vous, mon oncle ?

— Moi je pense qu'elle n'a pas encore *conclu.*

— Bah !

— Ma parole d'honneur ! cependant je puis me tromper, car je ne suis pas infaillible.

— Elle n'a donc pas d'ennemis pour l'espionner ?

— Elle doit en avoir, et même des amis

pour la trahir ; mais tout cela n'a pas fait encore qu'on ait parlé d'elle d'une manière fâcheuse.

— Voilà qui est bizarre.

— Prodigieux, mon cher! mais c'est comme cela.

— Qui est en son nom madame de Lormois?

— Mystère encore, mon garçon.

— Comment on ne connaît pas sa famille?

— Pas plus que si elle n'en avait pas.

— Et son mari ignore-t-il aussi...

— L'ignorance des maris ne s'amuse pas à ces bagatelles : elle a mieux à faire.

— Mais comment ce mariage s'est-il arrangé ?

— Mystère toujours ! Lormois est parti un beau matin en disant qu'il allait faire un voyage d'agrément ; et trois mois après il est revenu marié : comme sa femme était charmante, personne ne s'est avisé de dire qu'il avait fait un mauvais choix.

— Quelle espèce d'homme est-ce ?

— Il est très spirituel, assez prodigue, fort vicieux ; tout le monde l'aime, et il jouit d'une grande considération.

— Va-t-il à la cour.

— Pas depuis son mariage, parce qu'il n'a pas présenté sa femme, sans doute

pour se dispenser des preuves qui eussent été peut-être difficiles à établir.

— Mais enfin, mon oncle, quelles conjectures fait-on ?

— On a renoncé aux conjectures, et l'on est convenu d'appeler tout cela *les mystères de la marquise.*

— Vous me mènerez après-demain chez elle ?

— Je puis même t'y mener aujourd'hui si tu veux rester à dîner avec moi?

— Mon oncle, j'accepte avec le plus grand plaisir.

M. de Cardillac sonna, et il dit au domestique qui vint, qu'il voulait sa voiture

pour trois heures précises ; puis il procéda à l'opération fort importante de sa toilette, après avoir prévenu Hector que sa présence ne le gênerait pas le moins du monde.

Pendant que son valet de chambre coiffeur l'*accommodait,* il questionna avec beaucoup de ton et de grâce le jeune marquis, pour savoir jusqu'à quel point il lui ferait honneur dans le monde où il allait le présenter, et tout ce qu'il découvrit en lui l'enchanta. Tout ce qu'Hector n'avait pas été à même d'apprendre, il l'avait deviné avec une incroyable justesse d'esprit, et il expliquait ses instincts aussi clairement que s'ils eussent été déjà des habitudes prises ou des principes enracinés. Il con-

naissait les hommes comme un vieux courtisan, et les femmes comme une revendeuse à la toilette. Profondément sceptique déjà, son scepticisme avait le calme de l'expérience sans l'amertume du désenchantement. Sur le chapitre de l'amour, que l'oncle et le neveu traitèrent longuement, M. de Cardillac le trouva d'une force qui le charma et le confondit, si bien qu'il ne put s'empêcher de lui dire le plus sérieusement du monde :

— Mon cher ami, tu peux aller sans inconvénient chez madame de Mirepoix, car tu en sais autant que toutes les vieilles coquettes de la cour ensemble. Mais où diable as-tu appris tout cela? ce n'est pas chez ton père, je pense? le pauvre homme

n a jamais su que se battre et prier Dieu.

— J'ai beaucoup réfléchi, mon oncle.

— En vérité je ne croyais pas que ce fut aussi utile. Reste à savoir maintenant si tu seras capable de mettre en pratique cette admirable théorie. Je te préviens que si je te vois amoureux sérieusement, je me moquerai de toi de tout mon cœur.

— Vous en aurez bien le droit, mon cher oncle, et vous me rendrez un grand service.

— L'amour comme l'entendent les gens de province est le fléau de la galanterie, reprit M. de Cardillac en dessinant sur son front couvert de poudre trois pointes à

l'aide d'un petit couteau à lame de vermeil. Dans ma jeunesse, moins sage que toi, je suis tombé dans l'erreur des grands sentiments, et je me suis laissé souffler des maîtresses charmantes par des gaillards qui pendant que je m'épuisais en soupirs langoureux et en œillades mourantes, se bornaient à glisser fort impertinemment trois ou quatre paroles fort lestes dans l'oreille des femmes. Je n'ai pas compris tout de suite les avantages de cette manœuvre, mais une mienne parente, chanoinesse de Remiremont, et fort miséricordieuse à la jeunesse inexpérimentée, a eu pitié de mon ignorance, et dans peu de mois mon éducation était faite. Aurais-tu trouvé aussi une chanoinesse, mon neveu? Si cela était, je t'en fe-

rais bien mon compliment. Ces diables de femmes n'ignorent rien ; on dirait que chacune d'elles à mangé toutes les pommes de l'arbre de la science.

— Mais, mon oncle, comment arrangent-elles cela avec leurs vœux? demanda Hector.

— Mon neveu, vous êtes un impertinent ; mais je vous pardonne parce que vous êtes en même temps fort aimable. Comtois, voyez si l'on pense à nous servir.

Comtois revint dire *qu'on mettait sur table,* et peu d'instants après le commandeur et le marquis passèrent dans la salle à manger.

Comme chez tous les vieux garçons qui sont à la fois très riches, très gourmands et cependant soigneux de leur santé, le dîner était simple mais excellent. Il se composait d'un potage réconfortant aux légumes, d'une pièce de bœuf garnie de croquettes de volaille, d'une poularde de Bresse sur du riz, d'un plat de laitues au jus, et d'une fondue au parmesan : ce dernier mets était destiné à mettre dans toute sa valeur le bouquet d'une bouteille de vieux chambertin que le commandeur avait demandée avant de se mettre à table.

Le vin d'ordinaire était parfait, le dessert composé de fruits magnifiques, le café, qu'on servit ensuite, brûlant et parfumé,

les liqueurs exquises; mais le commandeur n'en buvait pas, à cause de ses nerfs, disait-il.

On vint dire que la voiture était avancée.

— Mon neveu, quand vous voudrez.

— Mon oncle, je suis à vos ordres.

Et ils s'acheminèrent vers le perron de l'hôtel en se tenant par le bras comme deux amis du même âge : le commandeur paraissaît radieux de cette espèce de rajeunissement.

— Rue des Tournelles, hôtel de Lormois, dit-il à son cocher en s'installant avec Hector dans le fond de son carrosse.

Pendant le trajet qui dura une bonne

demi-heure, Hector fit encore bon nombre de questions à son oncle sur la marquise. Cette femme, qu'il n'avait jamais vue, le préoccupait d'une façon singulière.

— Serais-tu déjà amoureux, demanda le commandeur. Dans ce cas nous ferions tout aussi bien de renoncer à notre visite.

— Amoureux, mon oncle! Vous connaissez ma manière de voir à cet égard.

— La manière de voir n'est pas toujours conforme à la manière d'agir, mon pauvre garçon. Au surplus, fais ce que tu voudras; je ne te demande qu'une chose, c'est d'éviter le ridicule d'être jaloux, si tu vois la marquise ou telle autre femme à qui tu ferais la cour, donner la préférence à un au-

tre que toi. Laisse-les faire : ton tour viendra toujours assez tôt, surtout si tu cherches ailleurs pendant ce temps-là.

— Mais, mon oncle, c'est bien désagréable d'être le successeur de quelqu'un.

— On s'en console en se disant qu'on deviendra le prédécesseur d'un autre. Et puis, vois-tu, il n'y a rien de plus amusant que tous les petits mensonges de corps et d'esprit d'une femme qui a déjà eu un ou plusieurs amants, et qui veut vous faire croire que vous êtes le premier, quand vous êtes sûr du contraire.

Comme le commandeur prononçait ces mots, son carrosse se trouvait à la hauteur du boulevard Saint-Antoine, et il allait

entrer dans une des rues latérales du côté du Marais, lorsqu'il fut arrêté un instant par un encombrement de charrettes et de voitures de place.

Hector se pencha machinalement hors de la portière, et il vit tout près de lui, marchant à petits pas en retroussant gracieusement sa robe pour éviter la boue, une jeune femme qu'il reconnut aussitôt: c'était la même qu'il avait vainement poursuivie quelques jours auparavant.

Mais cette fois il voyait en plein son visage, dont un premier coup-d'œil lui révéla la merveilleuse beauté. Il remarqua une magnifique chevelure, une peau d'une blancheur éblouissante, de grands yeux bleus ardents et tendres, des traits fins et

spirituels, une taille enchanteresse ; tout un ensemble enfin à tourner une tête plus solide que la sienne. Aussi allait-il ouvrir la portière et sauter hors du carrosse comme un fou, lorsque le cocher donnant un vigoureux coup de fouet à ses chevaux les fit repartir au grand trot ; puis la voiture tourna, et Hector eut beau mettre la moitié de son corps hors de la portière, il ne vit plus rien.

— Qu'as-tu donc vu passer ? lui demanda son oncle un peu étonné de cette agitation.

— Un de mes amis qui ne me reconnaît pas.

Un instant après le carrosse s'arrêta devant l'hôtel de Lormois.

La marquise était sortie.

— Notre course est inutile pour toi, mon garçon, mais j'en profiterai pour mon compte, car j'ai d'autres visites à faire dans ce quartier. J'écrirai à la marquise pour lui dire que j'étais venu te présenter et je lui demanderai la permission de te mener à sa première soirée. Comme sa réponse n'est pas douteuse, j'enverrai ma voiture te prendre à neuf heures après demain ; tu viendras me chercher chez madame de Contades où je passe l'avant-soirée, et nous irons ensemble chez la marquise. D'ici là, si tu as besoin de moi... tu sais...

— Merci, mon bon oncle.

— A après demain ?

— C'est convenu.

— Neuf heures précises ?

— Je serai exact.

— Au revoir mon garçon.

Et la voiture du commandeur s'éloigna rapidement.

L'OPÉRA.

XI

L'OPÉRA.

Hector, après avoir quitté M. de Cardillac, erra pendant quelque temps dans les rues de Paris, sans but et sans projet, absorbé par un sentiment bizarre et indéfinissable, qui lui prenait tout à la fois la tête et le cœur.

Ce sentiment, né de la seconde appari-

tion de la jolie inconnue au mantelet vert-chou, n'était bien certainement pas encore de l'amour, car d'habitude on ne s'éprend guère d'une femme que l'on n'a fait qu'entrevoir, mais tout au moins il lui ressemblait beaucoup.

Hector était en proie à une agitation extrême, à une sorte d'inquiétude fébrile. Le charmant visage de la grisette se dessinait sans cesse dans sa pensée, comme dans un rêve. Il se désespérait d'avoir manqué de nouveau l'occasion de l'aborder et de lui parler, il se disait qu'il ne la rencontrerait peut-être jamais, et il mettait son vif dépit sur le compte de sa curiosité non satisfaite.

Du reste un philosophe quelque peu

matérialiste a prétendu que l'amour n'était autre chose que *la curiosité des sens.*

Ceci est peut-être paradoxal. Quoiqu'il en soit, nous croyons que dans plus d'une circonstance la curiosité entre pour beaucoup dans l'amour.

Et à l'appui de cet axiome nous citerons ce mot d'un jeune poète de nos amis à qui nous disions : *Vous êtes amoureux de madame de C... — Non,* nous répondit-il, *j'en suis curieux.*

Les heures s'écoulèrent. Peu à peu l'hallucination du jeune marquis disparut pour faire place à un état plus calme. Sa promenade prolongée et pédestre lui avait donné de l'appétit ; il alla, par souvenir peut-être, souper au cabaret du *Charriot*

d'Or ; puis il prit le chemin de l'Opéra, où il arriva vers les dix heures du soir, pour entendre la fin d'une pièce de Quinault, nous ne savons plus laquelle.

Hector entra dans les coulisses.

Le dernier acte de la pièce qu'on jouait venait de commencer. Le théâtre représentait un *site de l'Olympe*, c'est-à-dire qu'à droite il y avait un grand palais aux colonnes d'ordre corinthien, au fond, sur des nuages amoncelés, le trône du *maître des Dieux* : Jupiter, puisqu'il faut l'appeler par son nom, et à gauche des nuages encore, parmi lesquels perçaient dans un lointain brumeux les doubles cîmes du Parnasse.

Les nuages étaient roses, les montagnes violettes ; le trône doré avait des foudres

écarlates, et le palais figurait du marbre blanc.

Quant à Jupiter il portait un galant costume de lieutenant-colonel des mousquetaires, avec les jambes nues et des sandales.

Toute sa cour l'entourait, les dieux habillés dans le même goût, les déesses assez peu vêtues.

C'était, on le voit, tout à la fois très simple et parfaitement mythologique.

Un peu avant le *baisser de rideau* un char traîné pas deux lions, devait amener, devant les dieux assemblés, Therpsicore, la muse des danses joyeuses, qui témoignerait par ses entrechats, ses jetés-battus, ses flic-flac, ses ronds de jambes, ses pirouettes, son tacqueté et son balloné, toute

la satisfaction qu'elle éprouvait de faire passer au maître du ciel et de la terre quelques instants délicieux.

Le char, attelé de ses coursiers de carton, attendait dans la coulisse entre deux *portants*.

Therpsicore n'était point encore descendue de sa loge, et achevait sa toilette au grand effroi du régisseur qui craignait qu'elle ne manquât son entrée.

Hector, auquel il restait encore quelque chose de la primitive agitation de son esprit, s'accouda distraitement au dossier du char de la muse, et ne prêta qu'une fort médiocre attention aux œillades et aux quolibets provocateurs des nymphes de l'Opéra qui batifolaient autour de lui, et qui sachant sa bourse bien garnie et son

humeur libérale, n'auraient point été fâchées de fixer ses regards.

Une circonstance inattendue vint le faire tressaillir et le tira de sa rêverie, mais d'une façon qui n'avait rien que de fort agréable.

Deux bras blancs et nus se nouèrent autour de son cou; deux mains parfumées se posèrent sur ses yeux, et une jeune femme, qui s'était approchée de lui par derrière et à petits pas, lui demanda d'une voix déguisée :

— Qui est-ce?

— Ma foi, répondit Hector sans chercher à se dérober à la douce violence qui lui était faite, je sais que ce sont de jolis

mains, douces et potelées, ce qui me semble d'un très heureux augure.

— Ainsi vous ne devinez pas ?

— Que vous êtes jeune et jolie?... parfaitement!

— Erreur, mon gentilhomme.

— Comment?

— Je suis vieille et laide.

— Vous?

— Oui, moi.

— Je parie cent louis que non !

— Je ne tiens pas, car vous auriez gagné!

Et les deux petites mains lâchant enfin prise, Hector, qui put se retourner, aperçut devant lui la danseuse espagnole,

la ravissante Manuela en costume de Terpsicore.

Or, quand nous disons *en costume*, c'est une manière de parler, car rien ne méritait moins ce nom que son accoutrement, mais aussi rien n'était plus gracieux.

Le public savait que Manuela représentait la muse de la danse, on l'acceptait donc comme telle, et tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Voici du reste en quoi consistait le travestissement de l'actrice.

D'abord une sorte de tunique, adhérant étroitement au buste, et assez échancrée pour montrer le plus possible les épaules et la gorge.

Cette tunique en satin rose tendre était relevée de chaque côté des cuisses par une agraffe d'or, et laissait voir parfaitement la jambe, moulée dans un maillot couleur de chair, mince comme l'aîle d'un papillon...

Sur l'épaule gauche une peau de tigre, admirablement imitée en velours fauve et noir, était fixée par un gros bouton de diamant.

Dans les cheveux à demi dénoués, une profusion de rubans couleur de feu se mêlait à des fleurs aux teintes éclatantes.

La main droite portait un petit tambour de basque.

Telle était Manuela debout en face d'Hector, secouant machinalement les

grelots argentins de son tambour, et se balançant en cadence sur des hanches comme on n'en rencontre que sur les bords amoureux du Guadalquivir.

— Tu vois bien que j'aurais perdu, si j'avais parié que j'étais vieille et laide, dit-elle, avec un joyeux éclat de rire, au marquis qui la regardait.

— Ma foi oui, car tu es jolie à tourner toutes les têtes de l'Olympe, y compris celle du grand Jupiter.

— Tu trouves?

— Foi de marquis.

— Alors nous souperons ensemble?

— Oh! oh! fit Hector : ce serait la quatrième fois depuis quinze jours.

— Est-ce que, par hasard, tu trouverais que c'est trop?

— Non, mais...

— Mais, quoi?

— Mais c'est assez.

— Par exemple! et pourquoi cela?

— Pacre qu'au bout de trois soupers on ne doit plus rien avoir à apprendre avec toi.

— Voyez-vous cela! répliqua la sylphide en faisant un rond de jambes. Savez-vous que je vous soupçonne fort de courir une autre femme, marquis.

Hector sourit.

— Est-ce que tu serais infidèle, monstre?

demanda Manuela en se posant avec un geste tragique.

— Est-ce que tu m'es fidèle, petite? fit Hector au lieu de répondre.

La conversation continua quelques instants sur ce ton, puis soudain elle fut interrompue par le régisseur qui accourut tout essoufflé en s'écriant:

—Allons, Mademoiselle, vite, vite, dans le char et en scène : il n'est que temps!

Manuela quitta précipitamment Hector et fit son entrée triomphale.

. En même temps le marquis sortit des coulisses et rentra dans la salle, où il alla prendre place près de l'orchestre des musiciens.

La pièce que l'on jouait l'intéressait peu ; cependant il eut la patience d'écouter quelques tirades dans le genre de celle-ci :

« Que l'amant qui devient heureux
En devienne encor plus fidèle !
Que toujours dans les mêmes nœuds
Il trouve une douceur nouvelle !
Que les soupirs et les langueurs
Puissent seuls fléchir les rigueurs
De la beauté la plus sévère !
Que l'amant comblé de faveurs
Sache les goûter et se taire. »

Ou bien :

« Lorsque Doris me parut belle.
Je ne connaissais pas encore vos attraits.
Il faudrait pour être fidèle
Vous avoir toujours vue ou ne vous voir jamais ! »

Ou encore :

« Eh bien ! à votre amour je ne suis plus rebelle
Et je consens enfin à m'engager !
Voyons dans notre ardeur nouvelle
Si vous m'apprendrez à changer
Ou si je vous rendrai fidèle. »

Au bout de peu d'instants, toutefois, il se fatigua de ces strophes un peu trop langoureuses, et quittant la place qu'il avait occupée d'abord, il se mit à se promener dans les couloirs, regardant par les lucarnes de chaque loge, tantôt la scène, tantôt les personnes qui garnissaient les gradins du théâtre.

Il y avait ce qu'en argot de coulisses on est convenu d'appeler *chambrée complète*, c'est-à-dire que la salle était pleine.

Du bas en haut s'étageaient les brillants uniformes, les habits brodés, les toilettes galantes.

C'était dans les premières loges une profusion de femmes du monde en compagnie de *leurs attentifs*, tandis que les

maris courtisaient un peu plus bas, dans une loge grillée et discrète, quelque jolie bourgeoise, quelque grisette fringante, ou quelque fille de théâtre à la vertu facile.

Un peu plus haut, MM. les sergents aux gardes françaises folâtraient avec mesdames les procureuses du Châtelet, tandis que de jeunes bazochiens, entreprenants comme le *chérubin du Figaro* futur, se livraient à des témérités amoureuses, presque toujours bien reçues, quelles que fussent les Marceline ou les Suzanne auxquelles elles s'adressaient.

Plus d'une de ces dames parut jolie au marquis de Cout-Kérieux, et eut l'insigne honneur d'attirer pour un instant

ses regards ; mais bientôt l'une d'elles fixa plus particulièrement son attention, jusque là vagabonde.

Cette femme occupait une loge de face du premier rang. Hector ne la voyait que par derrière.

Elle était seule et appuyée sur le rebord de la loge ; un grand laquais galonné sur toutes les tailles, se tenait debout dans le couloir contre la porte, portant sur son bras une pelisse de satin blanc, garnie entièrement de duvet de cygne.

La beauté des épaules de cette femme, qui sortaient éblouissantes d'une robe de velours, dont la couleur sombre rendait plus éclatante leur blancheur de marbre ; l'élégante souplesse et les lignes gra-

cieuses du cou, tout se réunissait pour faire espérer le plus charmant visage.

Hector s'arrêta immobile, et les yeux ardemment fixés sur cette femme, il attendit qu'elle changeât de position.

Cette attente fut vaine d'abord, le spectacle paraissant absorber entièrement l'attention de la belle inconnue.

Enfin elle se retourna à demi pour prendre son éventail qu'elle avait posé derrière elle au fond de la loge.

Hector vit son visage et il ne put retenir une exclamation de surprise.

Et certes il y avait de quoi.

Il retrouvait dans les traits charmants

qui s'offraient à lui tous les traits de la jolie bourgeoise au mantelet vert-chou.

C'était bien le même front correct et pur, le même nez droit et fin, les mêmes lèvres au rouge de corail encadrant une double rangée de perles, comme on disait alors.

L'identité était parfaite ; il y avait jusqu'à deux petites fossettes, gracieux *nids d'amours*, creusés par le sourire à chaque coin de la bouche.

Les yeux seulement paraissaient, sinon plus beaux, du moins plus brillants et plus fiers, et le regard plus assuré ; mais peut-être était-ce le rouge placé sous les yeux qui leur donnait cet éclat et cette expression, modifiée quelque peu d'ail-

leurs par le léger nuage de poudre qui enveloppait la chevelure.

Nous croyons avoir dit dans les chapitres précédents que l'inconnue au mantelet vert-chou ne portait ni poudre ni rouge lorsque le marquis l'avait rencontrée à pied dans la rue.

Hector, dans ce moment, refusa positivement d'ajouter foi au témoignage de ses sens. Il porta la main à son front pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, et il ne put venir à bout de se répondre affirmativement.

Un instant le pauvre garçon crut à une *idée fixe*, et craignant d'avoir quelque chose de dérangé dans la cervelle, il se demandait si ce qui frappait sa vue était bien réel, si ces deux femmes n'en fai-

saient qu'une, ou s'il était passagèrement le jouet d'une incompréhensible ressemblance, quand il se sentit toucher le coude légèrement et avec une sorte de respect.

Il se retourna avec vivacité, et ce fut pour tomber d'un étonnement dans un autre : voici pourquoi.

La personne qui se trouvait à côté de lui était sans contredit celle du monde qu'il s'attendait le moins à rencontrer dans cet endroit.

C'était l'ancien valet de chambre de Richelieu, Guillaume Lepicard en personne.

Hector lui tendit la main.

Le vieillard la prit et la serra respectueusement, puis il dit d'une voix émue,

en désignant la loge dans laquelle se trouvait la jeune femme.

— Vous l'avez vue ?

— Qui? fit Hector, ne supposant pas qu'il pût être question de la ravissante inconnue.

— *Elle!* appuya Lepicard, en indiquant si clairement celle dont il parlait qu'il n'y avait plus moyen de s'y tromper.

— Cette femme, ou plutôt cette divinité! s'écria vivement le jeune homme.

Le visage de Guillaume s'éclaira d'une joie profonde, et il répondit avec un accent qui partait du cœur?

— Oh! n'est-ce pas, monsieur le marquis, n'est-ce pas qu'elle est belle! bienbelle!

Hector, de plus en plus surpris et intrigué, allait interroger Lepicard quand un tumulte subit se fit dans la salle.

L'Opéra venait de finir.

De toutes parts les portes des loges s'ouvraient avec fracas, et la foule commençait à se pousser à se heurter dans les couloirs pour gagner la sortie.

Le visage du vieillard s'était assombri tout-à-coup.

Au moment où tourna sur ses gonds la porte de la loge de l'inconnue, Lepicard glissa entre les mains d'Hector qui cherchait à le retenir, et se perdit dans la foule, de plus en plus compacte.

Hector resta à sa place, stupéfait, étourdi.

Un flot pressé de spectateurs le fit, sans qu'il s'en aperçut, reculer de quelques pas.

Quand il revint à lui et qu'il voulut rejoindre l'inconnue pour la suivre il était déjà trop tard.

Elle avait disparu, et il lui fut tout-à-fait impossible de la retrouver.

Le jeune homme, furieux et désolé de ce contre-temps, prévoyant bien d'ailleurs qu'il ne pourrait dormir de la nuit, se dirigea machinalement vers la loge de Manuela, attendit d'un air assez maussade qu'elle fut redevenue une simple mortelle, et de désespoir s'en alla souper avec elle pour la quatrième fois : rien ne saurait mieux prouver qu'il avait la tête perdue.

TOILETTE DE MARQUISE.

XII

TOILETTE DE MARQUISE.

Huit heures du soir venaient de sonner à une ravissante pendule, dans le plus délicieux cabinet de toilette qu'il soit possible d'imaginer.

Cette pendule, en pâte tendre de Sèvres, formait une sorte de petit monument, à l'entour duquel des nymphes *bocagères* s'en-

trelaçaient avec des guirlandes de fleurs dans toutes sortes de postures gracieuses et maniérées.

Quatre dryades à demi couchées soutenaient le cadran dans leurs bras.

Ce cadran, curieusement ciselé et émaillé, représentait la mythologique allégorie de l'Aurore, entourée des heures du jour et de la nuit, et précédant le char du soleil auquel elle ouvrait les portes de l'Orient.

Au-dessus de cette pendule deux amours vêtus d'un carquois rejeté en arrière portaient un écusson armorié ainsi qu'il suit :

D'hermine à la bande de gueule, timbré et couronné d'or, surmonté d'une tête de femme

d'argent entre deux ailes de même. — Panaché d'argent et de gueule.

Le cabinet de toilette était entièrement tendu de mousseline blanche, simplement rehaussée de torsades et de nœuds roses.

Les portes étaient en laque gris-perle parsemées d'oiseaux aux couleurs capricieuses, et encadrées d'un filet d'or mat.

Les dessus de ces portes avaient été *illustrés* par l'inimitable Watteau qui s'était ingénié à y peindre ses plus étourdissantes bergerades.

Jamais sur un gazon d'un vert plus tendre, au milieu de moutons plus blancs, sous un feuillage plus idéalement violet, de gentilles bergères, à la gorge demi-nue et en robes de satin mordoré, n'a-

vaient mis une plus précieuse afféterie à recevoir des mains d'un plus charmant berger en culotte de taffetas changeant, un plus charmant bouquet noué d'un ruban rose.

Mais ce qui tout d'abord dans cette pièce attirait l'attention, ce n'était ni la pendule, ni les tentures, ni les bergerades de Watteau, c'était une jeune femme assise devant une glace toute encadrée des flots neigeux d'une magnifique dentelle d'Angleterre.

Cette jeune femme, enveloppée à demi dans un peignoir de mousseline, qui, glissant sur les épaules, laissait entrevoir les blancs contours du sein, et découvrait entièrement des bras d'une forme divine,

s'occupait gravement à poser au coin de sa petite bouche, une de ces lentilles noires, mises à la mode sous la régence et baptisées du nom de *mouches assassines*.

Encore dénouée et sans poudre, sa longue chevelure brune flottait sur ses épaules et tombait jusque sur le tapis.

Ayant terminé à sa satisfaction l'opération importante de la pose de sa mouche, la jeune femme se sourit à elle-même devant la glace qui lui renvoyait sa charmante image, puis elle prit sur la toilette une petite sonnette d'argent, et l'agita deux fois.

La porte s'ouvrit aussitôt, pour laisser entrer une jeune fille qui s'approcha sur la pointe des pieds, semblant craindre de

faire quelque bruit en frôlant le tapis soyeux.

C'était une jolie et leste camériste, à l'œil vif et fripon, aux formes hardiment découpées, aux dents blanches dans une bouche en cœur.

Pour tout dire en un mot, le type exact des piquantes *soubrettes* de la comédie italienne.

— Madame la marquise a sonné ? fit la jeune fille.

— Oui. Merlac est-il là ?

— Il attend les ordres de Madame la marquise.

— Faites-le entrer.

La caméristesortit et revint au bout d'un instant suivie du personnage que nous venons d'entendre nommer Merlac, et qui n'était autre que le maître du fameux Léonard, et par conséquent l'un des coiffeurs les plus renommés de Paris.

Merlac était Gascon, (nous aurions pu nous dispenser de le dire), aussi fit-il son entrée dans le boudoir de la marquise, comme un homme gonflé de la haute importance de ses fonctions, et vint-il à bout de faire ballonner par ses écarts de hanches les basques de son habit de taffetas glacé, que soulevait par derrière le fourreau peu redoutable de sa petite épée à lame de baleine.

Merlac exécuta les trois saluts d'usage

avec toute la rigoureuse exactitude d'un professeur de danse et de maintien; puis il tira de sa poche les fers, les peignes et tout l'attirail assez compliqué de sa profession, et enfin il s'approcha de la marquise qui l'accueillit par un léger signe de tête.

Ce n'était point une petite affaire à cette époque que la coiffure d'une femme de qualité.

Nous voudrions de grand cœur pouvoir décrire jusque dans ses moindres détails l'œuvre savante de Merlac; mais pour en arriver là il nous faudrait employer une très grande quantité de mots techniques, à peu près incompréhensibles pour nos lecteurs, et dans lesquels, nous l'avouons franchement, nous risquerions

fort, nous-mêmes, de ne plus nous reconnaître.

Nous nous contenterons donc de dire que, selon nous, c'était grand dommage de voir ces belles mèches de cheveux prendre l'une après l'autre sous les doigts de l'artiste les formes les plus extravagantes, et perdre peu à peu, grâce à un nuage parfumé, leur admirable teinte brune; et cependant, nous devons en convenir, quand la poudre à la maréchale eut recouvert comme une neige odorante l'édifice capillaire entièrement terminé, la marquise, sous cet étrange échafaudage, était délicieusement jolie.

Mais n'eût-elle pas été plus ravissante encore, si de larges et chatoyants bandeaux avaient, suivant la mode d'aujourd'hui,

encadré son visage, et si une natte brillante et veloutée eût remplacé derrière la tête les *crêpés* et les *poufs?*

Cette question est trop grave pour que nous osions prendre sur nous de chercher à la résoudre, et nous nous contenterons de la livrer très humblement à la sagacité de nos belles lectrices.

— Qu'y a-t-il de nouveau aujourd'hui, Merlac? demanda la jeune femme.

— Madamé la marquise, veut-ellé parler dé la ville ou dé la cour? répondit le coiffeur avec l'accent le plus prononcé de son pays natal.

— De l'une et de l'autre.

— On s'occupé beaucoup à la cour dé madamé la comtesse Dubarry.

— Et qu'en dit-on ?

— Qu'ellé vient dé donner l'ordre à mon élèvé Léonard d'inventer sous huit jours uné nouvelle coiffure, propre à ranimer les feux de notré grand monarque, qui paraît sé réfroidir quelqué peu à l'endroit dé la belle comtesse.

— Ah !

— Peut-êtré bien qué cé n'est qu'un bruit qué l'on fait courir ; mais cé qu'il y a dé certain, c'est qué monseigneur lé duc dé Choiseul et monseigneur lé duc dé Praslin sont dans la joie dé cé prétendu réfroidissement.

— Et ne dit-on rien autre chose?

— On parle encore d'uné robé tramée en argent et lamée en or, avec uné garniture dé diamants, qué madamé la comtesse Dubarry vient dé commander, dans lé mêmé but qué la coiffure, dont j'avais l'honnur dé parler à madamé la marquise.

— Et de la ville, que dit-on?

— Jé né sais en vérité Dieu rien du tout!

— Comment, rien?

— Absolument... à moins?

— A moins?

— A moins qué jé né parle à madamé

la marquise dé l'histoire qui court les ruelles, mais jé né sais si jé dois...

— Dites! dites!

— Alors cé séra pour obéir à madamé la marquise.

— Sans doute, allez, j'attends.

— J'aurai donc l'honnur d'exposer à Madamé qué j'ai parmi mes pratiques un jeune gentilhomme, lé plus beau, lé plus brave et lé mieux fait qui sé puisse imagi-giner.

— Volà un pompeux éloge.

— C'est du reste l'avis dé toutes les personnes qui connaissent le gentilhomme en question.

— Et ce phénix s'appelle... ?

— Lé comté Roland dé Villarcy... madamé la marquise en a peut-être entendu parler à la ville.

— Non.

— C'est étonnant!

— Pas le moins du monde... Après?

— Donc, monsu lé comté Roland dé Villarcy est un vert-galant dans touté la force du terme, et jé ne connais, en vérité Dieu, pas dé femme, qu'ellé soit dé bourgeoisie ou dé condition qui soit capable dé lui résister.

— Vous croyez cela, maître Merlac? fit la marquise avec un sourire railleur.

— Jé lé crois... répondit le coiffeur avec conviction.

— C'est bien..... continuez.

— Or, monsu lé comté, honorait dé ses bonnes grâces madémoiselle Albertine...

— Qu'est-ce que c'est que ça... mademoiselle Albertine?

—Uné jeuné danseuse du grand Opéra.

— Et sans doute une de ces vertus farouches, dont *votre pratique,* comme vous dites, a l'habitude de triompher.

— Madamé la marquise veut plaisanter.

—Avec vous Merlac! répondit dédaigneusement la marquise... allons donc, mon cher!

— Jé démandé très humblement par-

don à madamé la marquise... jé voulais dire seulement qué mademoiselle Albertine est uné bellé fille. Donc, il paraîtrait qu'hier au soir, comme ellé quittait l'Opéra, pour rejoindre lé carosse dans léquel l'attendait monsu lé comté, ellé fut abordée par deux officiers dé messiurs lesgar des-françaises, qui l'avaient régardée de très près pendant lé spectacle, et qui lui proposèrent...

— Quoi donc ?

— Dé venir souper avec eux.

— Ce qu'elle accepta, sans doute ?

— Cé qu'ellé réfusa au contraire ; ce qué voyant, ils voulurent l'emmener malgré elle...

— Ah ! ah ! qu'arriva-t-il alors ?

— Il arriva, qu'ellé sé mit à pousser dé grands cris en appelant au secours.

— C'est bien invraisemblable ce que vous me contez là, Merlac !

— Ça n'en est pas moins vrai, madamé la marquise..... Monsur lé comte reconnut la voix de *son amante*, accourut l'épée à la main, souffleta les officiers, et sé battant sur l'heure, avec l'un d'abord, puis avec l'autre, leur fit à chacun uné belle boutonnière au pourpoint, puis rémettant mademoiselle Albertine dans son carrosse, la raména tranquillement chez elle, commé si dé rien n'était.

— Et l'on s'occupe de cette affaire, dites-vous ?

— Jé crois bien! tout lé monde en parle. Les soldats du guet sont allés ce matin chez monsu lé comté.

— Pourquoi faire ?

— Pour lé prendre et lé mettre au Châtelet provisoirement, jusqu'à cé qué l'histoire des deux duels soit éclaircie.

— Alors il est en prison ?

— Du tout.

— Comment cela ?

— On né l'a pas trouvé chez lui ; il sé cache, et il a raison.

— Et quelles seront les suites de tout cela ?

— Les suites né seront pas graves, et monsu le comte pourra reparaître dans quelqué temps, car tous ceux qui ont vu lé combat, et il y en a beaucoup, lui donnent raison, et disent qu'il n'a fait qué défendre sa maîtresse, comme l'aurait fait tout homme d'honnur à sa place. Oh! c'est un bien beau, bien brave et bien galant gentilhomme, qué monsu lé comté dé Villarcy, ma pratique!

— Merlac, fit la marquise qui, sans doute, avait assez des bavardages du coiffeur; Merlac, avancez-moi un peu plus cette touffe à gauche.

— Madamé la marquise trouve-t-elle que cé soit bien comme cela?

— Oui.

— N'y a-t il plus rien qui pêche dans la coiffure dé madame la marquise?

— Mettez un peu plus de poudre de ce côté. Relevez ce crépé. Bien, voilà qui est fini.

— A quelle hûre dois-jé mé mettre démain aux ordres dé madamé la marquise?

— A quatre heures précises. Je vais à la comédie italienne.

Et l'artiste se retira, après avoir renouvelé les trois saluts classiques, avec la même correction que lors de son entrée.

— Mariette..... dit la marquise, restée seule avec sa femme de chambre.

— Madame?

— Allez demander à monsieur le marquis la liste des invitations qui ont été faites pour la fête de ce soir, et apportez-la-moi ici.

— Oui, madame.

La soubrette quitta le boudoir et revint au bout de cinq minutes avec la liste demandée.

La marquise la lui prit des mains et la parcourut.

Et savez-vous ce que cherchait sur cette liste la digne petite fille d'Eve, notre première mère, et par conséquent la première curieuse?

Tout simplement le nom du comte de Villarcy.

Et elle ne l'y trouva pas.

— D'ailleurs, se dit-elle, il ne serait pas venu puisqu'il est obligé de se cacher pendant quelque temps.

— Madame la marquise veut-elle s'habiller tout de suite? demanda la femme de chambre.

— Sans doute.

— Quelle robe madame veut-elle mettre?

— Je ne sais.

— Une robe rose?

— Non.

— Bleue, alors,

— Pas davantage, le bleu me va mal.

— Madame veut-elle une robe lamée ?

— Je suis chez moi, ce serait trop habillé.

— Une robe de velours noir.

— C'est trop simple.

— Il me semble que madame la marquise pourrait choisir une robe blanche...

— Je crois que vous avez raison. Oui, c'est cela.

La marquise mit en effet une robe de satin blanc, dont la jupe était toute parsemée de bouquets de perles d'une inestimable valeur.

Elle était ravissante ainsi.

— Madame veut-elle ses diamants? — fit la caméristе.

— Non, donnez-moi des perles, cela ira beaucoup mieux avec l'ensemble de ma toilette.

La jeune femme se contenta donc de poser un collier de grosses perles sur ses belles épaules, dont la blancheur, éclatante pouvait très bien supporter ce redoutable voisinage.

Puis elle se regarda dans une grande glace, et de nouveau ne put s'empêcher de sourire à sa gracieuse image.

Nos lecteurs, du moins nous le suppo-

sons, ont bien voulu deviner, depuis longtemps déjà, que cette jeune femme n'était autre que la marquise Diane de Lormois.

LA FETE

XIII

LA FÊTE.

Pendant que Diane mettait ses gants, on gratta légèrement à la porte du cabinet.

— Mariette, allez voir, dit la jeune femme à sa caméristе.

— C'est M. le marquis, répondit cette dernière après avoir entrebâillé la porte ;

c'est M. le marquis qui demande si madame peut le recevoir.

— Sans doute, fit la marquise — qu'il entre.

M. de Lormois entra.

Nous ne ferons point le portrait de ce dernier personnage, car il ne doit jouer dans cette histoire qu'un rôle de comparse, et il nous suffira de dire que c'était un charmant cavalier de trente-cinq à trente-huit ans, portant à merveille le chapeau sous le bras et l'épée de cérémonie sur la hanche, de plus jouant d'un air merveilleux avec les dentelles de Malines de son jabot et de ses manchettes.

On voyait qu'en matière d'élégance,

M. de Lormois avait hérité des *bonnes traditions,* comme on dit encore aujourd'hui à la Comédie-Française.

Il baisa galamment la main de sa femme en lui disant :

— Ma parole d'honneur, marquise, vous avez trouvé le moyen de faire une chose impossible !

— Moi ?

— Vous-même...

— Et quelle est cette chose, je vous prie, mon ami ?

— C'est d'être ce soir plus charmante encore que de coutume.

— En vérité, répondit Diane avec un sourire; en vérité, vous me trouvez jolie?

— A miracle!

— Flatteur!

— Ah! marquise!!!

— Enfin, je veux bien vous croire... mais, dites-moi, que me voulez-vous?

— D'abord, vous voir.

— Et ensuite?

— Ensuite, vous demander si vous vous sentez disposée à passer dans vos salons? Il est neuf heures et vos invités vont je pense arriver.

— Je suis prête. Mariette, donnez-moi,

je vous prie, mon mouchoir, mon éventail et mon flacon. Je vous suis, Monsieur le marquis.

— Me permettrez-vous de vous offrir mon bras?

— Je fais mieux : je vous le demande.

Et Diane quitta sa chambre, conduite par son mari tout aussi solennellement qu'elle aurait pu l'être par un maître des cérémonies.

Les vastes salons, éblouissants de lumières et de fleurs, étaient encore complètement déserts.

Des laquais en splendides livrées rouge, blanc et or, avec des aiguillettes de même,

erraient çà et là dans les appartements, achevant de mettre en ordre quelque siége ou quelque draperie.

Bientôt les premières voitures vinrent tourner dans la cour de l'hôtel, et au bout de quelques instants, carrosses et conviés se succédèrent rapidement.

§

A neuf heures précises, ainsi que cela avait été convenu l'avant-veille, le marquis de Cout-Kérieux était venu rejoindre son oncle, le commandeur, à l'hôtel de madame de Contades.

On eût dit que M. de Cardillac, en don-

nant rendez-vous à Hector dans cette dernière maison, avait voulu procéder à la façon de ces dramaturges modernes, qui cherchent par-dessus tout à faire passer le spectateur, sans transition, de quelque tableau sombre et presque lugubre au riant aspect d'une décoration magique.

Rien en effet n'était moins réjouissant que le salon de madame de Contades, douairière fort respectable et fort respectée, mais nullement à la mode.

Là, tout était vieux : l'hôtel, les maitres, les meubles et les gens.

Là, tout était triste : les visages et les tentures.

Quelques gentilshommes, anciens d'âge

et antiques de noblesse, quelques marquises, qui, cinquante ans auparavant, avaient pu passer pour jolies, se réunissaient deux fois par semaine pour déblatérer contre le sans-façon incroyable des mœurs de la folle jeunesse du jour, et tailler quelque pharaon, quelque lansquenet ou quelque bassette.

Toutes ces vieilles gens, immensément riches et jadis prodigues, étaient restés joueurs, mais étaient devenus avides et rapaces.

M. de Cardillac, si fort dévoué, malgré son âge, au culte de l'élégance et du plaisir, ne se montrait que rarement chez madame de Contades, et n'y faisait jamais d'ailleurs que de très courtes apparitions.

Hector et son oncle ne tardèrent donc pas à prendre congé et montèrent dans le vis-à-vis qui les attendait à la porte.

— Touche à l'hôtel de Lormois, dit le commandeur à son cocher; puis il ajouta, en s'enfonçant mollement dans l'encoignure de son carrosse et en s'adressant au jeune homme, eh bien! mon ami, la marquise, comme d'ailleurs j'en étais certain, m'a écrit qu'elle serait enchantée de te recevoir sous mes auspices.

— Aussi, mon oncle, j'ai de nouveaux et bien sincères remercîments à vous adresser.

— Allons donc! entre nous, pas de cérémonie! j'aime beaucoup mieux que tu

me considères comme ami que comme un oncle, et surtout comme un tuteur, la pire et la plus pédante espèce que je sache; au moins, je pourrai de temps à autre te donner quelques conseils... d'ami, avec la chance de te les voir suivre.

— Mon cher oncle, j'espère que vous ne doutez pas...

— Pardon, mon beau neveu, je doute beaucoup, au contraire.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il y a une loi de nature qui veut que les jeunes n'écoutent pas les vieux! cela a toujours été, et cela sera toujours ainsi, malheureusement! Les vieux s'en plaignent et ils ont tort, car il

me paraît démontré que la faute en est à eux. S'ils n'allaient pas toujours sermonant et morigénant à propos de tout, comme des coquecigrues, la jeunesse leur ferait quelquefois l'honneur de vouloir bien les croire, et profiterait de leur expérience.

— Vous êtes la perle des oncles!

— Alors, répliqua le commandeur en riant, c'est bien le moins que tu sois pour moi le diamant des neveux!

— Je m'y appliquerai...

— Très bien; mais d'abord tâche ce soir, mon ami, de ne pas trop oublier mes recommandations de l'autre jour.

— Vos recommandations, mon oncle! lesquelles?

— Vois-tu, comme j'avais raison de douter de ton attention. Tu ne te souviens même pas de ce que je t'ai dit!

— Mettez-moi seulement sur la voie et vous verrez.

— Il s'agissait de la personne chez laquelle nous allons.

— La marquise de Lormois?

— Juste.

— Ah! j'y suis.

— Voyons un peu?

— Vous me recommandiez, dans le cas où je deviendrais amoureux de la marquise, et où je la verrais me préférer quelqu'autre gentilhomme, d'éviter au moins

le ridicule d'être jaloux. Ce sont vos propres expressions.

— A merveille! et te sens-tu disposé à suivre cet avis judicieux?

— Je n'en aurai pas besoin.

— Pourquoi cela?

— Parce que je ne serai point amoureux de la marquise.

— Tu crois?

— J'en suis sûr.

— Elle est bien jolie pourtant!

— N'importe.

— Tu dis cela d'un ton... est-ce que par

hasard, depuis l'autre jour ton cœur serait pris quelque part ?

— Ma foi non, je vous assure, répondit Hector avec un peu moins d'aplomb, car de fait, l'image de la bourgeoise inconnue continuait à le poursuivre et à l'occuper plus que de raison.

— Dans tous les cas il n'y aurait pas de mal..... mais nous voici arrivés, tiens-toi ferme, car, si, comme tu le dis, ton cœur est libre, j'ai bien peur qu'il n'en réchappe pas !

— Soyez tranquille, mon bon oncle, il n'y a pas de danger.

— Tu m'en diras des nouvelles en sortant.

Au moment où le commandeur et le marquis pénétrèrent dans les salons, dix heures venaient de sonner.

Il y avait autour de la marquise une foule compacte d'adorateurs; de plus on dansait, ce qui ajoutait à l'encombrement; bref, la circulation était interceptée momentanément, et force fut à monsieur de Cardillac et à Hector d'attendre qu'une éclaircie leur permît d'approcher de la belle Diane.

Cependant l'aspect de la fête était ravissant d'animation, d'éclat, de bruit, de vie, de mouvement et de toilettes splendides.

Hector, quittant à peine le sombre logis de madame de Contades, fut ébloui et enivré du contraste.

Che va piano, va sano, ceci est un vieux proverbe italien fort juste et dont M. de Cardillac appréciait convenablement la portée ; il parvint donc en assez peu de temps et en se glissant tout doucement parmi les groupes, à frayer un passage à lui et à Hector, et à arriver auprès de la marquise.

Il prit alors son neveu par la main, et dit en s'inclinant :

— Madame la marquise, j'ai l'honneur de vous présenter mon neveu, le marquis Hector de Cout-Kérieux, qui vous demande la permission de vous faire sa cour.

La jeune femme sourit gracieusement en signe d'acquiescement, et Hector allait

lui adresser quelques phrases galantes, quand soudain, levant les yeux sur elle pour la première fois, il tressaillit, devint pâle, balbutia, et passa rapidement après un profond salut.

Cette subite et bizarre émotion resta inapperçue de tous, excepté de Diane, pour qui elle demeura toutefois un incompréhensible mystère.

Nos lecteurs, eux, s'en étonneront moins, quand ils sauront que monsieur de Cout-Kérieux venait de reconnaître dans la marquise de Lormois, et la bourgeoise du boulevard Saint-Antoine et l'inconnue de l'Opéra.

Le regard surpris de Diane suivit pendant quelques instants le jeune homme, dont le

trouble croissant aurait fini par être remarqué, si un incident inattendu ne fut venu faire diversion.

Un tout petit vicomte, grandi par de hauts talons rouges, serré dans son habit de satin mordoré, comme une coquette dans son corset, frisé, poudré, musqué, ayant mis du rouge et des mouches, arriva à grand renfort de coups de coudes, jusqu'auprès de madame de Lormois.

Il tenait à la main un gigantesque bouquet de roses mousseuses et de giroflées doubles, des plus rares espèces.

On s'étonnait qu'un si petit homme put porter un bouquet si gros.

Comme d'ailleurs, on prévit qu'il allait

se passer quelque chose, on fit cercle autour de lui et de la marquise.

Le joli vicomte fit trois révérences, dans le genre de celles que le *maître à danser* voulait apprendre à *M. Jourdain*, puis, présentant son bouquet à Diane, sans toutefois le lui laisser prendre, il déclama le madrigal suivant, d'un ton langoureux et coquet, et avec des mines tout-à-la-fois si bucoliques et si mousquetaires, que nous renonçons à en donner à nos lecteurs une idée, même imparfaite.

Voici les vers :

Ces fleurs, faibles interprètes
Du plus tendre des sentiments,
A vous céder sont toutes prêtes
En parfums comme en agréments !

En vous approchant, belle dame,
Avec des soupirs contenus,
Nous croyons, pardieu, sur notre âme,
Arriver aux pieds de Vénus!

La marquise prit le bouquet, sourit, et les applaudissements éclatèrent de toute part.

— Comme c'est joli !

— Comme c'est galant !

— Comme c'est tourné !

— Voilà ce que j'appelle de la bonne poésie !

— Franchement je sais de gros livres qui sont bien peu de chose auprès de ce madrigal.

— Cela vaut un fauteuil à l'Académie !

— Il n'y a guère d'académiciens capables d'en faire autant!

— Que d'esprit!

— Que de finesse!

— Quel ton badin!

— Il y a dans l'avant-dernier vers, un *pardieu* qui est cavalier!

— C'est affaire à vous, mon cher vicomte!

— Permettez mon bon ami que je vous félicite!

Le vicomte échappa par la fuite au feu croisé de toutes ces louanges, et pendant quelques minutes il se retira d'un air rêveur dans une embrâsure de croisée où il

se tint coi, les yeux fixés à terre et le doigt sur son front.

Un poète de salon modeste, un poète qui se dérobe à son triomphe, surtout à un triomphe aussi bien mérité, voilà qui est bizarre et même invraisemblable, vous en conviendrez ?

Nous en conviendrons; mais le vicomte avait ses motifs.

Certes, son beau talent n'avait pas trouvé d'incrédules. jugez donc de ce que devint l'enthousiasme quand on le vit s'avancer de nouveau vers la marquise, et lui dire :

— Oserais-je vous demander, Madame,

de répandre sur moi les trésors de votre indulgence ?

— De l'indulgence ! répondit Diane, vous n'en avez pas besoin...

— Il s'agit d'un petit impromptu...

— En vérité ! !

— Oui, madame la marquise, et vous en êtes l'auteur plus que moi, car c'est vous-même qui venez de l'inspirer...

— Un impromptu ! s'écria-t-on de toute part. C'est prodigieux ! écoutons ! écoutons !

— Nous sommes comme vous le voyez tout à vous, monsieur le vicomte, dit Diane, que cependant le poète n'amusait que d'une façon médiocre.

Le charmant vicomte commença :

Belle déesse de ce lieu,
Pardonne à notre tendre ivresse !
L'Amour est près de toi sans cesse,
N'es-tu pas mère de ce dieu ?

— Bravo !

— Bravo !

— Ah ! bravo ! bravo ! bravissimo !

Ces exclamations tumultueuses furent en un instant répétées d'un bout à l'autre des salons.

Ceux qui n'avaient pas entendu criaient plus fort que les autres, et, à vrai dire, nous comprenons leur enthousiasme. Ce fut pendant quelques instants, pour le vi-

comte poète, une bruyante ovation, à laquelle, cette fois, nous devons convenir qu'il ne chercha nullement à se dérober.

Or, au milieu de tout ce mouvement, il était fort naturel que personne n'eût le loisir de se préoccuper de la contenance d'Hector, personne, excepté la marquise, qui plus d'une fois continua à le chercher du regard.

Quant au jeune homme, contrarié, et cela se comprend, d'avoir paru gauche et embarrassé au moment de sa présentation, il ne se rapprocha point de Diane, mais il eut soin de se placer de façon à ne pas la perdre un seul instant de vue pendant toute la soirée. Malgré lui elle attirait ses yeux, il cherchait son profil dans toutes

les glaces, son ombre sur tous les panneaux.

S'il avait fermé les yeux, il aurait retrouvé son image dans son cœur.

— Eh bien ! comment la trouves-tu ? demanda M. de Cardillac en l'emmenant.

— Charmante ! mon oncle, ravissante ! divine !

— Ah ! ah ! fit le commandeur; puis il reprit après un silence.

—Ainsi tu en es amoureux?

— Comme un fou !

— J'en étais sûr ! et si tu découvrais que tu as un rival ?

— Je le tuerais, mon oncle, n'en doutez pas.

— Donnez donc des conseils aux jeunes gens ! voilà comme ils les suivent ! fit M. de Cardillac en hochant la tête ; enfin, ajouta-t-il, tu me tiendras au courant de ce qui se passera. Sur ce, bonsoir et bonne chance !

Et l'oncle et le neveu se séparèrent.

GUILLAUME LEPICARD.

XIV

GUILLAUME LEPICARD.

Hector en quittant l'hôtel Lormois monta dans une chaise à porteurs et se fit conduire chez lui. Il était alors à peu près deux heures du matin.

La tête du jeune homme était en feu, et nous devons renoncer à donner un aperçu de sa situation morale. Nous prions seule-

ment ceux de nos lecteurs qui ont passé par la première période d'un violent amour, de vouloir bien se rappeler ce qu'ils éprouvèrent. Leurs souvenirs seront sans contredit plus éloquents que nous ne le pourrions être nous-mêmes et ils y gagneront, par parenthèse, quelques pages de moins à lire ou à sauter.

Hector renvoya son valet de chambre sans vouloir accepter ses soins, et il se mit au lit, appelant le sommeil de tout son pouvoir.

Mais le sommeil refusait de venir.

Enfin, après quelques heures d'insomnie, au moment où le jour allait paraître, Hector s'endormit et il eut un rêve. Un

rêve sinistre que nous allons raconter en peu de mots.

Le vieil Homère racontait bien les rêves de ses héros et de ses demi-dieux.

Pourquoi ne compléterions-nous pas, comme lui, l'odyssée du marquis Hector de Cout-Kérieux, notre Achille ?

Il est bien entendu que dans ce rêve, madame de Lormois jouait le rôle principal.

Hector la voyait sommeillant sous les grands rideaux sombres d'un lit à baldaquin. La toile merveilleusement fine de ses draps en désordre laissait deviner quelques-unes des beautés de son corps, et ses longs cheveux dénoués inondaient autour

de sa tête charmante les dentelles de l'oreiller.

Le jeune homme fixait un œil ardent et profane sur la marquise endormie, dont le sommeil était calme et pur comme celui d'un enfant.

Tout-à-coup l'expression du visage de Diane changea.

Sa beauté cessa d'être calme et innocente, si nous pouvons nous servir de ces expressions, pour devenir agitée et voluptueuse.

Ses bras s'arrondirent et se refermèrent sur son sein palpitant.

Sa bouche s'entr'ouvrit, le sourire de la passion satisfaite découvrit ses dents petites et nacrées : elle murmura :

— Je t'aime! je t'aime!

Puis sa poitrine se gonfla, ses bras s'étendirent, elle ouvrit les yeux, vit Hector, et le même sourire continua d'errer sur ses lèvres.

— Viens! viens! lui dit-elle, en l'appelant du geste, du regard, du baiser.

Hector voulut s'élancer.

Impossible!

Un pouvoir surnaturel, un invincible obstacle le clouait à sa place, et tandis qu'il s'épuisait en efforts inutiles il voyait un fantôme se dresser entre lui et la marquise.

C'était un gentilhomme, d'une merveil-

leuse élégance, mais soigneusement masqué ; ce gentilhomme s'approcha du lit de Diane, de Diane qui l'appelait comme l'instant d'avant elle avait appelé Hector.

Il se pencha sur elle ; la jeune femme se souleva à demi ; puis leurs bouches se joignirent et échangèrent un long baiser.

La fureur d'Hector ne connut plus de bornes ; il fit un nouveau et plus violent effort, ses pieds se dégagèrent de leur invincible entrave, il bondit, mais déjà le gentilhomme masqué se trouvait au milieu de la chambre et face à face avec lui.

Hector mit l'épée à la main et regarda fixement l'inconnu pour tâcher de deviner ses traits sous le masque de velours noir qui les recouvrait.

Chose étrange, le masque avait deux trous à l'endroit des yeux, mais dans ces trous il n'y avait pas de regard.

Hector frissonna. Cependant l'inconnu avait aussi tiré son épée, et les lames s'engagèrent.

On eût dit que celle du gentilhomme masqué était soudée au bout d'un bras de fer, tant elle frappait rudement, de seconde en seconde, l'épée vacillante du marquis.

Cette force surnaturelle, ces paupières sans regard, tout cela augmenta tellement le trouble, et disons mieux, la terreur du jeune homme que, malgré lui, il ferma les yeux en se fendant machinalement.

Il entendit aussitôt un grand cri et sentit la pointe de son arme s'enfoncer dans un corps vivant.

Il regarda... Diane était debout, à demi nue, entre les combattants, et les lames des deux épées se croisaient dans son corps.

Cependant la marquise restait immobile et muette, et de chacune de ses blessures s'échappait un jet de sang. Bientôt tout le parquet en fut couvert. Hector se sentait devenir fou. Le sang continuait à couler. Diane pâlissait, blanchissait, mais ne faiblissait pas. Le sang montait. Hector en avait jusqu'à la cheville, et déjà de petites vagues se formaient dans cette mer écarlate.

Qu'ajouter a cet épouvantable récit? Le sang coulait et montait encore. Hector en avait jusqu'aux épaules; quelques minutes de plus et il allait disparaître sous la houle croissante, il recommanda son âme à Dieu, poussa un cri déchirant et...... et s'éveilla trempé de sueur.

Il était grand jour. A travers les rideaux fermés, le soleil tamisait de douces lueurs sur le tapis de la chambre à coucher.

La vision terrible qu'il venait de subir était-elle un présage? voilà ce que nous saurons plus tard; mais quoiqu'il en soit, l'impression produite s'effaça rapidement, tandis que le rêve lui-même disparaissait dans les brumes du sommeil, et bientôt il ne resta plus à Hector que le souvenir

d'un hideux cauchemar, et l'image de Diane finit par triompher complètement du lugubre entourage que lui avaient prêté les ombres de la nuit.

— Dans combien de jours pourrai-je me présenter chez madame de Lormois? se demandait Hector d'instant en instant.

Puis, quelques secondes après il se disait :

— Sera-t-elle chez elle quand je m'y présenterai?

Et il ajoutait :

— Et si elle y est, voudra-t-elle me recevoir?

On comprend qu'à de telles questions,

Hector ne trouvait pas de réponse, mais c'était s'occuper de la marquise, et ces questions il se les renouvelait sans cesse.

Enfin, vers le milieu de la journée il lui vint une idée, qui lui parut de prime abord triomphante.

En repassant dans son esprit les différentes occasions dans lesquelles il lui avait été donné d'entrevoir la marquise avant de lui être présenté, il se souvint de la scène de l'Opéra, de Guillaume Lepicard, et des paroles prononcées par ce dernier :

— *N'est-ce pas qu'elle est belle! bien belle!*

— C'est de la marquise qu'il s'agissait, se dit le jeune homme, donc Guillaume la connaît, et en allant le voir, je

trouverai au moins une occasion de parler d'elle à quelqu'un qui l'admire autant que moi.

Comblé de joie par ce lumineux ressouvenir, notre héros ne perdit pas de temps, et se dirigea tout aussitôt vers le logis de l'ancien valet de chambre de monseigneur le duc de Richelieu, de galante mémoire.

Ce logis, on s'en souvient, était situé rue du Mail, n° 50.

Le marquis trouva sans peine la maison, c'était une construction fort ancienne, assez haute et très étroite de façade.

De l'un des côtés de la longue et sombre allée qui conduisait à l'intérieur, il y avait une boutique de menuiserie.

Hector entra dans la boutique.

— Cette maison est bien celle de monsieur Lepicard? demanda-t-il.

— Oui, m'sieu, répondit un jeune garçon de douze à quinze ans, assis sur un tas de copeaux, et mordant à belles dents dans une immense tartine de pain et de fromage blanc.

— A quel étage demeure-t-il?

— Au deuxième.

— Et par où faut-il passer, mon petit ami?

— C'est bien facile, m'sieu : suivez l'allée, jusqu'à moitié à peu près, prenez un couloir à droite : et faites attention de

ne pas vous butter, car il y a trois marches ; tournez à gauche, prenez l'escalier et montez, voilà. La porte est au fond du corridor.

— Merci, fit Hector en donnant quelque monnaie au gamin, qui stupéfait de cette libéralité, le regarda les yeux grands ouverts et la bouche béante.

Le marquis, suivant ponctuellement les indications qu'il venait de recevoir, arriva sans encombre au corridor qui conduisait à l'appartement du vieux valet de chambre.

Ce corridor était très étroit.

Au moment où il allait s'y engager, Hector se trouva face à face avec une jeune

femme encapuchonnée dans un mantelet gris d'une nuance discrète.

Evidemment la jeune femme sortait de chez le vieillard.

Hector se rangea contre la muraille, pour la laisser passer.

Elle vit ce mouvement, s'arrêta à son tour, souleva quelque peu son capuchon, découvrant ainsi un frais et charmant visage, digne sans contredit d'attirer toute l'attention d'un connaisseur; mais que, préoccupé comme il l'était, Hector ne remarqua pas, et elle dit, quoiqu'avec une certaine hésitation :

— Monsieur...

— Mademoiselle....? répondit le jeune homme assez supris.

Il est bon de rappeler qu'à cette époque, on appelait *Mademoiselle*, toutes les bourgeoises, qu'elles fussent ou non en puissance de mari.

— Mademoiselle...? répéta le marquis.

— Est-ce que c'est chez monsieur Lepicard que vous allez?

— Précisément, Mademoiselle, ne serait-il pas chez lui?

— Pardon, Monsieur, il y est.

Et tout en disant ces mots, la jeune femme tourna prestement sur les talons, revint sur ses pas jusqu'à la porte de l'ap-

partement qu'elle entrebâilla ; puis, passant à demi sa tête par l'ouverture, elle dit simplement :

— Voici quelqu'un.

— Merci, Mariette, répondit une voix.

Mariette alors, puisque tel était son nom, repassa devant le marquis en lui faisant une légère révérence et disparut dans l'escalier.

Hector frappa.

— Entrez! dit-on.

Il ouvrit, et se trouva vis-à-vis Guillaume Lepicard en personne.

Juste en ce moment on refermait avec une certaine vivacité une porte qui, placée

en face de cette première pièce, conduisait dans une autre.

Il sembla même à Hector qu'il avait entrevu une élégante tournure de femme.

— C'est vous, monsieur le marquis! vous ! s'écria le petit homme.

— Comme vous voyez.

— Ah! monsieur le marquis, soyez trois fois le bien venu dans ma pauvre demeure !!!

Guillaume, en prononçant ces dernières paroles, affichait une humilité qui ne devait pas être sincère, car la pièce dans laquelle se trouvaient les deux interlocuteurs, et qui cependant ne semblait guère

devoir servir de salon était, malgré le peu d'apparence de la maison, décorée avec un luxe très remarquable.

Une tapisserie de haute lice, fort belle, et représentant, comme celle de l'*Usurier* de Molière, les amours de *Gombaut et Macé*, couvrait les murailles. Les meubles, chaises et fauteuils, étaient recouverts en étoffe de lampas, quelque peu passée, mais encore suffisamment éclatante, retenue avec de gros clous dorés aux têtes rondes et saillantes. Les rideaux des fenêtres étaient d'un semblable lampas, et l'on remarquait çà et là quelques tableaux des bons maîtres de l'école italienne et flamande.

Maître Lepicard lui-même, la figure ra-

dieuse, le corps enveloppé dans une ample robe de chambre de damas cramoisi qui dissimulait ses formes grêles et chétives, avait tout-à-fait la mine d'un riche bourgeois.

— Ma foi, mon cher monsieur Guillaume, dit Hector pour entrer en matière, vous avez une jolie fille.

L'ex-valet de chambre tressaillit.

— Je n'ai pas l'honneur de comprendre ce que veut dire monsieur le marquis, balbutia-t-il.

— La jeune femme que je viens de rencontrer en arrivant chez vous, n'est-elle donc pas votre fille? poursuivit Hector.

— Non, monsieur le marquis, répondit

vivement Guillaume, non, ce n'est pas ma fille.

— Votre nièce, peut-être ?

— Non plus.

— Une de vos parentes enfin ?

— Pas davantage.

— Peste ! dans ce cas, mon cher Monsieur Guillaume, je vous fais mon compliment, et M. de Richelieu lui-même... Mais, pardon, je suis peut-être indiscret...

Un sourire un peu contraint vint effleurer les lèvres de Lepicard qui ne répondit pas.

Pendant quelques instants un silence embarrassant régna entre nos deux inter-

locuteurs. Le petit vieillard reprit le premier la parole en changeant le sujet de la conversation.

— J'ose espérer, dit-il, que monsieur le marquis voudra bien excuser la liberté grande de ce que je vais avoir l'honneur de lui dire... L'intérêt seul que je prends à tout ce qui concerne monsieur le marquis, en raison de la dette de reconnaissance que j'ai à lui payer, m'autorise peut-être à lui rappeler des circonstances pénibles...

— Vous m'effrayez! De quoi s'agit-il donc?

— Je voudrais demander à monsieur le marquis si, comme j'en ai le bien vif

désir, il n'a point eu lieu de se repentir d'avoir renoncé au funeste projet dont j'ai été assez heureux pour empêcher la réalisation, le jour ou plutôt le soir, durant lequel je vis monsieur le marquis pour la première fois.

— Vous voulez parler du dessein que j'avais formé de me jeter à l'eau?

— Hélas! oui.

— Eh bien! rassurez-vous, mon cher monsieur Guillaume... je fais bon usage de l'existence que vous m'avez conservée, et jamais au grand jamais je n'ai trouvé la vie si bonne que depuis ce moment...

— Le ciel en soit loué!

— Et il est probable que de même que

je vous ai dû la vie, je vous devrai encore mieux, je vous devrai le bonheur !

— Vous m'enchantez! mais... je ne comprends pas bien comment...

— Écoutez-moi.

— Je suis tout oreilles.

— Vous vous souvenez des conseils excellents, arrosés de vins exquis, que vous me donnâtes le soir en question, au cabaret du *Charriot d'Or?*

— Sans doute. Les conseils avaient trait aux femmes, et quant aux vins, c'étaient un vieux Volnay et un antique Saint-Émilion.

— Je résolus de profiter des premiers et de boire souvent des seconds.

— C'était sage.

— C'était si sage qu'à l'heure où je vous parle, je crois avoir le pied sur le premier échelon de l'échelle des femmes.

— Ah! ah!

— Figurez-vous... mais c'est tout une histoire...

— Contez, contez, monsieur le marquis; rien ne nous presse et je vous écoute avec plus d'intérêt que je ne saurais le dire.

— Je commence par la fin, c'est essentiel pour la clarté de mon récit : donc, j'ai

passé la soirée hier chez la marquise de Lormois...

Hector s'arrêta, épiant l'effet que produirait ce nom.

Guillaume en l'entendant prononcer pâlit, et ses lèvres murmurèrent involontairement :

— *Chez la marquise de Lormois !*

— Mais au fait, poursuivit Hector, vous la connaissez la marquise ?

— Non, non, répondit vivement le vieillard.

— Mais...

— Non... non ! répéta-t-il, je ne la connais pas !

— Cependant à l'Opéra, l'autre jour, vous m'avez précisément fait remarquer sa beauté merveilleuse.

Lepicard fit un violent effort sur lui-même, et répondit d'une voix dont le calme forcé contrastait avec le bouleversement de ses traits.

— Ah! cette femme... c'était... c'était elle?

— Ne le saviez-vous pas?

— Comment l'aurais-je su? Est-ce que je connais encore ce monde-là depuis que j'ai quitté monseigneur le duc de Richelieu, mon glorieux maître?

— Ainsi c'est par hasard...

— Tout-à-fait; je vous ai vu regarder une femme que j'avais remarquée moi-même, et je me suis permis de vous dire : *Elle est bien belle!* Quoi de plus simple?

— C'est vrai; mais, vous savez, il y a un proverbe qui prétend que *c'est le ton qui fait la musique,* et vous m'avez dit cela comme si vous connaissiez la marquise.

— C'est un effet de votre imagination, monsieur le marquis.

— C'est possible. Enfin, que vous la connaissiez ou non, elle est admirablement belle.

— Oh ! oui !...

— Tenez, voyez encore comment vous venez de dire cela !

— M. le duc de Richelieu ne parle jamais d'une jolie femme sans un peu d'émotion.

— Ah ! si c'est une réminiscence...

— C'en est une, monsieur le marquis.

— Alors je me tais, quoique fort désappointé.

— Pourquoi donc ?

— Parce que j'avais espéré que vous connaissiez madame de Lormois.

— Et si cela eût été ?

— Vous m'auriez aidé de vos conseils pour me faire réussir auprès d'elle.

— Que dites-vous là ?

— Je dis que je suis amoureux de la marquise...

— Amoureux de la marquise ! ah ! mon Dieu ! s'écria Lepicard en joignant les mains et en levant les yeux au ciel.

— Eh bien ! pourquoi donc ne l'aimerais-je pas ?

— Au fait, répliqua Guillaume, mais d'une voix qui, cette fois, n'était plus calme malgré tous ses efforts, au fait, ponrquoi donc ne l'aimeriez-vous pas ?

— Elle est jeune.

— C'est vrai !

— Elle est belle.

— C'est vrai !

— Elle a une grande position dans le monde.

— C'est encore vrai !

— Tout ce que vous m'engagiez à chercher dans une femme, elle le réunit.

— C'est toujours vrai ?

— Et puis il y a autour de la marquise quelque chose qui m'attire invinciblement.

— Quoi donc ?

— Un mystère.

— Un mystère ! reprit Guillaume en pâlissant davantage.

— Je devrais dire plusieurs mystères.

— Mais, enfin, lesquels?

— On ne sait qui elle est; la plus profonde obscurité entoure son mariage aussi bien que sa naissance, et ce n'est pas tout, il y a mieux...

— Quoi donc encore?

— Moi, qui vous parle, j'ai deux fois rencontré la marquise dans la rue, à pied et déguisée.

— Déguisée! est-ce possible!

— Certainement. C'est même assez à la mode, elle avait un costume de petite bourgeoise.

— Mais ne vous serez-vous pas trompé? êtes-vous bien sûr?

— Autant que je le suis d'être près de vous en ce moment.

Tandis qu'Hector parlait ainsi, le visage du petit vieillard s'était contracté et son regard s'était enflammé peu à peu.

Le marquis n'avait fait nulle attention à ces symptômes précurseurs de l'orage.

Enfin, Guillaume ne put résister davantage, et cédant à l'émotion puissante qui le dominait depuis le commencement de cette scène, il serra fortement ses mains l'une contre l'autre, comme s'il eut voulu les broyer, et il s'écria :

— Monsieur le marquis ! monsieur le

marquis ! comment qualifier votre conduite de ce moment ?

— Hein ? quoi ? que voulez-vous dire ? fit Hector au comble de la surprise.

— Ce que je veux dire ? écoutez, le voici... Et ce ne sont pas de belles phrases ni de beaux discours que vous allez entendre, je ne sais pas les faire : c'est la vérité, nue et dure ! Ce sont vos propres actes, vos propres paroles que je vais reprendre les uns après les autres, pour vous les reprocher ensuite dans ma juste sévérité, comme je le sens, comme je le dois !

Lepicard en parlant de la sorte, s'était pour ainsi dire complètement transfiguré,

il semblait avoir grandi, sa voix devenait nette et vibrante, et ses gestes avaient perdu leur caractère habituellement mesquin et saccadé.

Il reprit avec plus d'éclat :

— Ce qui vous est arrivé, monsieur le marquis? écoutez! écoutez! — Vous avez rencontré une femme.... cette femme était belle, vous l'avez remarquée, et parce qne vous la désiriez, vous avez prétendu l'aimer! Ça de l'amour, monsieur le marquis! Allons donc! L'amour quand il existe, se cache au plus profond du cœur! Par pudeur pour celle qu'on aime on ne fait point parade de ce sentiment mystérieux, on n'en livre point sans raison le secret au premier venu...!

Hector arrêta le vieillard par une exclamation dont ce dernier comprit le sens, car il répondit aussitôt :

— Oui, je le dis et je le répète, car que suis-je pour vous, moi qui vous parle? Un étranger, presqu'un inconnu, *le premier venu* enfin, et pourtant vous venez me livrer le secret de votre amour. Est-ce loyal, monsieur le marquis, est-ce loyal?

M. de Cout-Kérieux voulut interrompre de nouveau, Lepicard ne lui en laissa pas le temps et poursuivit :

— Ce n'est pas tout! Le hasard, un hasard que vous avez cherché, que vous avez fait naître, vous a appris quelque chose qui ressemble à un mystère. Vous l'avez

rencontrée, dites-vous... qui vous dit que vous ne vous soyez pas trompé? Qui vous empêche de croire à une de ces ressemblances étranges dont on a vu des exemples? Pourquoi enfin ne pas douter du témoignage de vos sens, plutôt que de vous faire l'écho ou l'instigateur de rumeurs mensongères qui peut-être perdront cette femme? Est-ce donc là ce que vous appelez de l'amour? Est-ce donc là le cas que vous faites de l'honneur de celle que vous prétendez aimer? Ah! monsieur le marquis, je vous le demande encore, cette conduite est-elle digne de vous? est-elle digne d'un gentilhomme?

Ainsi parlait Lepicard, en proie à une exaltation fiévreuse.

Hector l'écoutait avec une surprise croissante.

— Évidemment il est fou ! se disait-il.

C'était étrange en effet, et la supposition du jeune homme ne manquait pas d'une certaine vraisemblance.

A quelle cause, autre qu'une folie bizarre et momentanée, attribuer l'incompréhensible métamorphose de Guillaume Lepicard ?

Quel motif inconnu pouvait pousser le roué subalterne, l'enthousiaste admirateur, et sans doute aussi jadis le *Mercure* du duc de Richelieu, à se faire le Don Quichotte de l'honneur d'une femme qu'il ne connaissait pas, et le prôneur du res-

pect qu'on doit à un sexe, qu'il était, par principes, accoutumé à mépriser?

Comment enfin l'ex-valet de chambre d'un grand seigneur, l'homme ferré sur le blason et inattaquable sur l'étiquette, pouvait-il oublier l'énorme distance qui le séparait, lui Guillaume Lepicard, du marquis de Cout-Kérieux?

Hector se taisait, étourdi et irrité tout à la fois.

Guillaume comprit qu'il avait été trop loin. Un subit et nouveau changement se fit en lui. Son regard perdit son éclat, et redevint humble et placide, il parut rapetisser aussi vite qu'il avait grandi, et il murmura non sans quelqu'hésitation :

—Pardon, mille fois pardon, monsieur le marquis! je me suis laissé entraîner, emporter; je vous prie d'en accepter mes excuses soumises et respectueuses; mais, voyez-vous, monsieur le marquis, je ne voulais parler que dans votre intérêt. Soyez discret sur vos amours, croyez-moi, c'est un des moyens les plus sûrs pour réussir auprès des femmes; et surtout, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de vous-même, ne vous occupez pas de madame de Lormois, cela vous porterait malheur... je ne sais pas pourquoi... mais j'en ai le pressentiment, et mes pressentiments ne me trompent jamais!

C'était certainement là revenir franchement et complètement; mais Hector avait

été blessé des paroles vives et même violentes échappées à Guillaume dans le premier moment.

Il répondit avec hauteur.

—Gardez vos excuses, comme à l'avenir vous pourrez garder vos conseils, je n'ai besoin ni des unes ni des autres, maître Lepicard, tenez-vous-le pour dit !

— Oh ! monsieur le marquis, s'écria le vieillard, je vous ai offensé, je le vois bien, je vous supplie de me permettre de vous en témoigner tous mes regrets ! !

— Je vous répète, répondit Hector, que je ne veux pas d'excuses.

Et il sortit en enfonçant son chapeau sur

sa tête, et en saluant à peine son hôte d'un léger signe de main.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Guillaume resté seul, au moment où le marquis refermait violemment la porte, que de malheurs prépare ce jeune fou! que de maux je prévois pour lui, pour elle, pour nous tous! et je n'y puis rien! rien! rien!!!

Pendant un instant il cacha sa tête dans ses mains, puis il la releva en murmurant :

— Fasse le ciel que je me trompe! fasse le ciel que mon imagination me peigne l'avenir trop en noir! Oh! si cela est, tant mieux! mille fois tant mieux!

— Tu peux rentrer, Denise, ajouta-t-il alors, assez haut pour être entendu de la pièce voisine. Tu peux rentrer, il n'y a plus personne.

TROISIÈME PARTIE.



UN ROUÉ.

LE COMTE ROLAND DE VILLARCY.

XV

LE COMTE ROLAND DE VILLARCY.

Vers la fin de l'un des derniers chapitres de la seconde partie de ce récit, nous avons dit que monsieur de Cout-Kérieux était sorti très passionnément amoureux de chez la marquise de Lormois.

Nous n'avons point voulu faire entendre par-là, que de prime abord, l'âme en-

tière du jeune homme s'était abandonnée à l'une de ces passions violentes qui décident de toute une vie.

Un tel amour, selon nous, ne jaillit guère, armé de toutes pièces, de la première étincelle d'un regard de femme : comme l'incendie il augmente d'ardeur par degrés et se développe peu à peu.

Une passion semblable à celle d'Hector, et née seulement, ainsi que la sienne, de la beauté d'un charmant visage, au milieu du bruit d'une fête, n'était encore, à vrai dire, qu'un de ces amours comme le monde en voit naître et mourir chaque jour, vifs et ardents comme un feu de paille, mais comme lui sans puissance et sans durée.

Nous ne faisons nul doute que si quelqu'un des hasards de la vie avait éloigné de Paris, dans ce moment, monsieur de Cout-Kérieux, l'image de la marquise de Lormois ne fut bientôt restée pour lui qu'un vague et gracieux souvenir.

Mais le sort en avait décidé autrement. Bien loin de s'éloigner, Hector se fit admettre dans l'intimité de M. de Lormois, et chaque jour il allait attiser la flamme de son cœur, en s'enivrant du doux regard, du doux sourire et du charmant esprit de la marquise Diane.

Une fois déjà Hector avait aimé; mais le fatal amour de madame de Langeac étant pour ainsi dire venu au-devant de lui, il n'avait acquis nulle expérience pratique

du cœur féminin, dans cette première et triste intrigue.

Quant à ses liaisons avec les *impures* de la ville et les filles de l'Opéra, elles ne lui avaient appris qu'une chose, c'est que la clé d'or ouvrait sans conteste et pour le premier venu, les faciles boudoirs de ces dames. Donc, en fait de galanterie aristocratique, Hector ne savait pour ainsi dire rien. Il ne manquait point, il est vrai, de théories transcendantes sur la manière de conduire les amours de haut lieu; mais sous Louis XV, comme de notre temps, c'était déjà la même chose, et nous avons vu depuis le 24 février 1848 où conduisent les théories quand la pratique manque.

Rien n'égalait donc l'embarras dans le-

quel Hector était jeté, par sa passion patricienne.

La marquise était une femme du monde, ce qui veut dire une femme élégante, coquette et parfois quelque peu moqueuse.

Elle devinait à merveille l'amour profond qu'elle inspirait. Le jeune homme, de son côté, n'ignorait point qu'elle se savait aimée, et pourtant il se trouvait dans la nécessité de faire une *déclaration en règle,* car Diane semblait déterminée à ne vouloir point comprendre à demi mot et même à ne vouloir point comprendre du tout.

Or, ce n'est point chose facile que de faire une déclaration dans certaines circonstances.

Nous avons connu des séducteurs émérites qui ont eu la franchise de convenir avec nous, qu'eux-mêmes éprouvaient souvent, au moment décisif, la même émotion que ressent au premier coup de feu un vieux soldat, qui pourtant a vu vingt batailles.

Jugez donc de ce que doit être une déclaration quand on est jeune et..... amoureux.

Les jours se suivaient et se ressemblaient, avec cette seule modification que chaque matin la passion d'Hector acquérait un degré d'intensité de plus.

Quant à sa position vis-à-vis de Diane, elle était restée identiquement la même.

Plus d'une fois, il est vrai, encouragé par quelque sourire bienveillant, par quelque regard qu'on aurait pu croire tendre, Hector avait essayé de parler.

Mais alors la bouche souriante devenait si vite railleuse, et le doux regard si vite sévère, qu'Hector se sentant glacé, troublé, murmurait quelques paroles gauches, ou se renfermait dans un silence plus gauche encore.

Dans d'autres moments, Diane semblait par ses paroles et son attitude appeler un aveu ; mais alors elle avait beau se montrer provocante, le marquis *n'osait* pas. Le souvenir de ses échecs passés, la crainte d'une déception nouvelle, retenait sur ses lèvres l'aveu qui les brûlait.

Était-ce la froideur, l'indifférence ou la vertu, qui dictaient la conduite de Diane?

Nous pourrions, nous devrions peut-être, laisser pendant quelque temps encore ce problème en suspens, mais nous préférons esquisser en trois lignes les traits les plus saillants du caractère de la marquise.

Non, Diane n'était pas froide : bien loin de là, si son cœur était silencieux et ses sens assoupis, ils pouvaient, ils devaient bientôt et se réveiller et parler.

Vertueuse? elle ne l'était pas davantage.

C'est-à-dire que chez elle des principes solides ne venant pas en aide à ces vagues instincts d'honnêteté qui vibrent dans l'âme de toutes les femmes bien nées, la vertu de

Diane dépendait absolument du hasard et des circonstances, et cela dans un temps où il y avait dans l'atmosphère un je ne sais quoi qui corrompait les plus pures.

Et cependant, Diane, mariée depuis trois ans, n'avait point encore failli, quoiqu'elle n'eût pour monsieur de Lormois qu'une complète indifférence.

C'est que jusqu'alors, elle n'avait aimé personne, pas plus Hector de Cout-Kérieux que les nombreux adorateurs qui avaient aspiré déjà à l'honneur de lui plaire.

Le temps n'était pas encore venu, mais il allait venir.



Deux mois s'étaient écoulés, et pour la

seconde fois depuis le commencement de ce récit, nous prions nos lecteurs de vouloir bien se transporter à l'Opéra.

Madame de Lormois était seule dans sa loge avec l'une de ses amies, la vicomtesse de Châteautiers, Hector, qui leur servait de *cavaliere-servante,* venait de les quitter pour quelques instants, et se promenait dans les couloirs avec le comte Roland de Villarcy, qu'il était venu chercher, l'ayant aperçu dans la salle.

Ce dernier avait pu reparaître quelque temps auparavant, une enquête ayant démontré jusqu'à l'évidence que dans son duel avec les gardes françaises, à propos de mademoiselle Albertine, il n'avait fait qu'exercer le droit incontestable de légitime défense.

L'atmosphère de la salle était étouffante.

La marquise se leva et entr'ouvrit la porte de sa loge, de manière à ce que l'air un peu moins brûlant du dehors, put arriver jusqu'à elle.

Hector passait en ce moment avec le comte Roland. Il conduisit ce dernier jusqu'à sa place qui était près de l'orchestre des musiciens, et il rejoignit la loge de la marquise.

— Quel est ce jeune homme à qui vous donniez le bras tout à l'heure, monsieur le marquis? lui demanda Diane.

— Le comte de Villarcy, madame; un de mes bons amis.

— Le comte de Villarcy....... attendez donc, il me semble que je connais ce nom..... Ah! j'y suis..... n'a-t-il pas été compromis dernièrement dans une affaire assez grave... ?

— Oui, madame.

— Un duel, je crois... ?

— Justement.

— Il paraît que son affaire est arrangée ?

— Tout-à-fait, et si vous daignez me le permettre, j'aurai l'honneur de vous le présenter.

— Présentez-le moi, répondit la marquise, j'y consens.

Certes, il était impossible de répondre

plus favorablement à la proposition d'Hector, que Diane ne venait de le faire, et cependant, voyez un peu l'ingratitude et la versatilité des amoureux, à peine le jeune homme avait-il obtenu la permission d'amener son ami, qu'il fut désolé de l'avoir demandée, aussi se contenta-t-il de s'incliner et de murmurer un remerciement, sans se mettre en devoir d'aller chercher M. de Villarcy.

La marquise, de son côté, ne parut point d'abord s'en préoccuper davantage, mais dès l'entr'acte suivant, elle rappela à Hector qu'elle avait accédé à sa demande, et force fut au pauvre gentilhomme de se mettre en quête du comte Roland.

Dieu sait qu'il fit tout ce qui dépendait

de lui pour ne pas le trouver, et qu'il alla le chercher juste dans les endroits où il supposait qu'il ne devait pas être; mais le hasard qui se mêle de toutes choses pour les arranger ou les déranger à sa guise, le mit à l'angle d'un corridor, face à face avec Villarcy.

— Je te cherchais, lui dit-il, en faisant contre fortune bon cœur.

— Que veux-tu de moi ?

— Te présenter quelque part.

— A une femme ?

— Oui.

— Si elle est jeune et jolie j'y consens, sinon, non !

Hector eut une violente tentation de répondre que la personne en question était tout le contraire, pourtant nous devons dire à sa louange, qu'un si gros mensonge l'effraya, et que la vérité se fit jour.

— Elle est jeune et charmante, répondit-il en soupirant.

— Alors je me résigne... mais dépêchons-nous, car Albertine doit m'attendre dans les coulisses.

La présentation eut lieu. Diane accueillit le comte Roland avec sa grâce accoutumée et lui dit en terminant l'entretien :

— Je reçois tous les samedis, et j'espère avoir le plaisir, monsieur le comte, de vous voir quelquefois chez moi.

— Je serai trop heureux, madame la marquise, d'être admis à l'honneur de vous faire ma cour, répondit Villarcy.

Et il prit congé.

Un instant après Hector le rejoignit.

— Que penses-tu de madame de Lormois ? lui demanda ce dernier.

— Je pense, mon cher marquis, je pense qu'elle est ravissante !

— N'est-ce pas ?

— Et je te remercie mille fois de m'avoir présenté, quoique, ajouta-t-il en riant, quoique peut-être cela doive amener pour moi un résultat fatal...

— Bah ! et lequel ?

— C'est que j'en vais, selon toute probabilité, devenir amoureux !

— Le ciel t'en préserve ! répondit Hector en riant à son tour.

— Pourquoi ?

— Parce que tu perdrais ton temps.

— Allons donc !

— C'est comme j'ai l'honneur de te le dire.

— Mais sais-tu que c'est offensant, et que si tu n'as pas une bonne raison à me donner...

— J'en ai une excellente.

— Laquelle ?

— La place est prise.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr.

— Et par qui ?

— Par moi.

— Sérieusement ?

— Tout ce qu'il y a au monde de plus sérieux.

— Alors ceci change la thèse, et je veillerai sur mon cœur, à qui j'interdirai les battements désordonnés à l'endroit de la marquise.

— Je t'en remercie.

— Il n'y a pas de quoi, c'est tout naturel

et tu en ferais autant à ma place, la maîtresse d'un ami, c'est sacré!

— Pardon, tu vas trop loin.

— En quoi?

— La marquise n'est pas ma maîtresse.

— Cependant tu dis...

— Je dis que je l'aime, d'un amour que je crois partagé, mais voilà tout...

— Eh bien! après?

— Il n'y a pas *d'après*.

— Comment, tu n'as pas encore...

— Non.

— Tu plaisantes!!

— Point.

— Voilà qui est prodigieux !

— Je ne dis pas le contraire, mais c'est comme ça !

— Pauvre garçon ! ainsi tu files le *parfait amour ?*

— Comme tu dis.

— C'est ridicule !

— Je le sais bien.

—Au reste tu en as le droit, et j'ajouterai seulement un mot à ma phrase de tout à l'heure, en disant : la future maîtresse d'un ami, c'est sacré !

— A la bonne heure.

— Tu es venu avec ces dames?

— Oui.

— Alors bonsoir, je te quitte, je te verrai samedi soir.

— Où donc?

— Chez la marquise, pardieu!

— Comment, tu y viendras?

— Mais sans doute.

— Cependant il me semble...

— Allons, ne vas-tu pas être jaloux de moi à présent? ce serait honteux et tu me dégagerais toi-même ainsi des scrupules de l'amitié!

— Eh bien, à samedi.

— A propos, veux-tu venir souper demain chez Albertine ?

— Ma foi ! non.

— Il y aura de jolies femmes.

— C'est justement à cause de cela.

— Au fait, tu es pris, je n'y pensais pas ! depuis quelque temps je ne te rencontrais plus nulle part, j'aurais bien dû supposer que tu avais quelqu'amour au cœur, et qui plus est quelqu'amour malheureux. Rien ne rend sage comme les infortunes sentimentales, c'est bizarre ! J'ai un de mes amis qui est philosophe, il faudra que je le prie de m'expliquer ce phénomène.

— Bonsoir mon cher comte.

— A bientôt marquis.

Villarcy regagna les coulisses ou l'attendait Albertine, et M. de Cout-Kérieux fut rejoindre madame de Lormois qu'il reconduisit jusqu'à sa porte.

Nous allons, dans peu d'instants revenir au comte Roland, dont nous nous occuperons longuement, mais il importe, auparavant, de dire quelques mots d'une scène qui eut lieu entre Hector et la marquise le lendemain du soir où nous venons de les voir ensemble à l'Opéra.

Le jeune homme s'était reproché avec une véhémente indignation sa conduite indécise et ses continuelles tergiversations à propos de Diane, il s'était dit que jusqu'à ce jour il n'avait point cessé de jouer un rôle ridicule, et il s'était juré à lui-même

de ne point quitter l'hôtel Lormois sans avoir fait à la marquise les tendres aveux qui depuis si longtemps lui gonflaient le cœur, et sans savoir enfin à quoi s'en tenir sur l'avenir de sa passion.

C'est animé de ces intentions amoroso-belliqueuses qu'Hector se fit annoncer, et tout parut d'abord conspirer pour le faire réussir dans son entreprise.

Diane était seule , et jamais la jeune femme n'avait paru mieux disposée à une plus complète indulgence. Jamais son regard n'avait étincelé de feux plus voilés, jamais son sourire n'avait été plus chargé de tendres promesses. Il y avait autour de la marquise ce jour-là une atmosphère de volupté qui monta tout d'abord à la tête

d'Hector et lui donna le courage de parler.

Mais semblable à un conscrit peureux à qui la nécessité donne un moment de courage et qui se hâte de faire feu sur l'ennemi, afin de n'être plus tenté d'abandonner son arme sans s'en être servi, Hector se coupa la retraite et ne dit qu'une phrase brève et simple mais fort concluante :

— Madame la marquise... je vous aime...

Puis, épouvanté de son audace, Hector attendit.

La riante et gracieuse expression des traits de Diane changea tout aussitôt, son regard se fit hostile, son sourire devint moqueur. Hector craignit un orage de violente colère, l'orage ne vint point, mais

ce fut pis, car il fut remplacé par la raillerie et le dédain.

Par un phénomène que nous ne nous chargeons point d'expliquer, monsieur de Cout-Kérieux, au lieu de courber la tête sous la grèle de traits piquants qui vinrent fondre sur lui, sentit tout-à-coup renaître son sang-fróid. Il trouva pour répondre aux sarcasmes de la marquise une présence d'esprit qu'il était bien loin d'espérer dans cette occasion, et enfin, poussé à bout, et faisant allusion aux deux circonstances dans lesquelles il croyait avoir rencontré Diane déguisée et à pied, il fit entendre qu'il avait découvert quelque chose qu'on avait intérêt à cacher; qu'il soupçonnait un mystère et qu'il saurait s'en servir.

A peine ces paroles étaient-elles prononcées que malgré de violents efforts sur elle-même, madame de Lormois pâlit sous son rouge et s'affaissa dans son fauteuil.

Cette émotion, du reste, ne dura qu'un instant, et la marquise se redressant soudain s'écria d'une voix tremblante :

— Au nom du ciel, Monsieur, au nom de votre honneur de gentilhomme, que savez-vous ? que voulez-vous dire ?

Hector vit que le coup avait porté, et qu'en frappant au hasard il avait frappé juste : l'effet produit lui révélait la puissance de l'arme qu'il tenait dans ses mains.

Aussi, comprenant tout l'avantage de sa position, et ne voulant pas la compro-

mettre par quelqu'imprudence qui montrerait combien peu il était instruit de ce mystère qu'il prétendait connaître, il entoura toutes ses réponses à la marquise d'un vague et d'une obscurité propres à faire supposer que s'il ne parlait pas plus clairement, c'est qu'il ne le voulait pas.

Diane n'insista point, seulement son rôle changea de nuances, et elle redevint par degrés, gracieuse, souriante, presque tendre.

Si bien que M. de Cout-Kérieux sortit de l'hôtel Lormois en emportant une espérance qui semblait bien fondée.

L'HISTOIRE D'UNE NUIT.

XVI

L'HISTOIRE D'UNE NUIT.

Nous prions le lecteur qui nous fait l'honneur de nous suivre à travers les péripéties de l'histoire que nous racontons, de vouloir bien rétrograder avec nous jusqu'à une époque antérieure de trente ans à celle où se passent les faits de notre récit.

Notre lecteur, nous en avons la douce confiance, est trop parfaitement homme du monde, notre lectrice est trop bienveillante pour nous refuser cet acte d'héroïque complaisance.

Nous prenons acte de leur acquiescement tacite, et nous entrons en matière sans de plus longs préambules.

§

C'était vers la fin du mois de janvier, et dans l'une des plus agrestes solitudes du Dauphiné.

A deux lieues à peu près de la grande route, s'élevait, au milieu des bois, un château d'un aspect sombre et imposant.

Ce château, jadis fortifié, mais dont alors les remparts tombaient en brèche çà et là, avait été construit sur le plateau d'une colline, il dominait par conséquent les plaines boisées des alentours, et son donjon, haut et noir, attirait depuis une assez grande distance le regard insouciant des voyageurs.

C'est dans ce château que nous entrons.

Il était dix heures du soir, la neige tombait à flocons pressés, et par instant une bouffée de vent du nord poussait les tourbillons contre les vitres de deux hautes croisées, derrière lesquelles on voyait briller une lueur faible et vacillante.

Cette lueur provenait des quatre bou-

gies d'un candélabre d'argent posé sur une table ronde et n'éclairant qu'à peine la pièce immense au milieu de laquelle il se trouvait.

Une riche tenture en cuir de Cordoue gauffré, autrefois d'un jaune pâle, mais maintenant bruni, recouvrait les murailles. Dans l'un des angles se dressait un lit enveloppé dans de vastes rideaux de damas sombre à moitié fermés.

Quelques portraits de famille, enfumés comme la tenture, étaient suspendus le long des panneaux et, dans le fond, un grand christ d'ivoire se dessinait sur un fond de velours noir.

Un amoncellement de bûches énormes,

réduites dans la cheminée à l'état de charbons ardents, répandait dans toute l'atmosphère une chaleur douce et tiède.

De temps à autres une sorte de tressaillement agitait les courte-pointes du lit d'où s'échappait un gémissement douloureux.

A ce mouvement, à ce bruit, trois hommes assis auprès de la table ronde dont nous avons déjà parlé levaient tout-à-coup la tête et écoutaient avec anxiété, mais les gémissements se taisaient et nos trois personnages reprenaient aussitôt une attitude sombre et pensive.

L'un de ces hommes, âgé de quarante trois ou quarante cinq ans était de taille

moyenne et d'apparence à la fois robuste et distinguée. Ses traits étaient beaux et exprimaient l'énergie, son front élevé s'entourait des boucles grisonnantes d'une chevelure qui commençait à devenir rare, ses yeux d'un gris bleu, profondément enchassés dans l'arcade sourcillière, lançaient parfois de vifs éclairs, au milieu de la sombre préoccupation dans laquelle il semblait plongé. Il portait le costume à la fois simple et luxueux d'un riche gentilhomme campagnard.

Cet homme était le comte Olivier de Villarcy.

L'un de ses compagnons, le plus voisin des deux, semblait avoir à peu près le même âge, il était vêtu tout en noir.

C'était le plus en renom des chirurgiens de Grenoble.

Quant au troisième personnage, plus jeune de quelques années que les deux autres, il portait la robe cléricale, et remplissait au château les fonctions de chapelain.

Ses yeux erraient sur le bréviaire posé devant lui et dont l'index de sa main droite tournait distraitement les pages.

Il y avait là encore une quatrième personne, celle qui poussait d'instant en instant des gémissements douloureux dans le lit aux rideaux de damas. C'était une toute jeune femme, la comtesse de Villarcy qui, mariée depuis trois ans, arrivait

pour la première fois, à l'heure suprême de l'accouchement.

— Docteur, dit le comte en se penchant vers l'oreille de son voisin, et en lui parlant tout bas.

— Monsieur le comte?.... fit ce dernier, arraché en sursaut aux douceurs d'un spécifique souverain dont il équilibrait les doses en imagination; qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?

— Le temps passe..., reprit le comte.

Il n'y avait rien à répondre à cela, aussi le savant se contenta-t-il de s'incliner.

— Croyez-vous que maintenant ce soit bien long?

— Une heure au moins, deux au plus.

— Et vous pensez toujours que le moment fatal.....

— Sera difficile à passer? Oui, Monsieur le comte.

— Et que l'opération sera terrible?

— Je le crois.

— Ainsi le danger est imminent?

— Imminent, c'est le mot!

— Cependant, vous avez de l'espoir, docteur, beaucoup d'espoir?

— Avec l'aide de Dieu nous pouvons réussir, mais je ne réponds de rien.

— Comment, vous? vous dont on vante partout la science et l'habileté....

— D'abord, Monsieur le comte, on m'a fait une réputation que je suis bien loin de mériter, ensuite il y a des cas où doivent échouer toute habileté et toute science.

— Oui, mais nous ne nous trouvons point dans l'un de ces cas, n'est-ce pas, docteur ?

— Hélas ! je crains bien que si !

— La comtesse est jeune, bien jeune, et à son âge la vie a tant de force et de ressources.....

— Eh ! voilà justement ce qui m'épouvante, c'est qu'à l'âge de madame la comtesse, vingt ans à peine, toute énergie, toute force vitale semble avoir complètement disparu ! Depuis que s'est déclarée

cette grossesse, madame la comtesse s'étiole, s'affaiblit chaque jour, comme une fleur mourante, et aujourd'hui qu'il ne lui reste plus de sève, comment supportera-t-elle les épouvantables tortures d'un accouchement laborieux?

— Mais, docteur, cet épuisement successif de toute force vitale, vous en avez été témoin comme moi... pourquoi donc n'avoir pas indiqué un remède?

— Parce que je n'en connaissais pas.

— Ainsi, vous avouez que la médecine est impuissante?...

— Oui, quand le mal qu'on veut guérir prend sa source dans un phénomène inconnu. Maintes fois je vous ai questionné.

maintes fois je vous ai dit que la sourde maladie qui minait madame de Villarcy ne pouvait provenir que d'une profonde douleur morale...

— Et chaque fois, docteur, je vous ai répondu que la science était en défaut, que ma femme n'avait, ne pouvait avoir aucun chagrin, et que par conséquent il fallait chercher ailleurs la cause de son mal étrange! Ce que je vous disais alors, je vous le répéte encore aujourd'hui; car je le crois toujours.

— J'ai cherché; je n'ai pas trouvé! ainsi donc, Monsieur le comte, que Dieu nous aide!

— Vous entendez, l'abbé! priez, priez!

murmura le comte en s'adressant au chapelain.

Ce dernier tourna précipitamment les feuillets de son bréviaire, et dans sa préoccupation il commença à réciter à demi voix : *les psaumes des agonisants.*

M. de Villarcy prêtait l'oreille aux gémissements de la comtesse et ne remarqua pas cette circonstance sinistre.

Mais elle n'échappa point au docteur qui ne put retenir un geste d'effroi, et qui tout bas prononça ces mots :

— Fatal présage! fatal présage!

En ce moment les gémissements redoublèrent, puis ils s'arrêtèrent tout-à-coup, et

au bout d'une seconde retentit un cri déchirant.

— L'heure est venue! s'écria le docteur.

Et saisissant le candélabre à quatre branches, il s'avança vivement vers le lit, suivi par M. de Villarcy pâle et tremblant.

Le chapelain s'agenouilla devant le grand crucifix d'ivoire, et continua les versets qu'il avait commencés.

Et c'était toujours le *psaume des agonisants* que ses lèvres murmuraient machinalement, tandis que sa pensée priait aux pieds de Dieu, pour la vie de la jeune femme.

§

Quelques esprits hargneux nous accuseront peut-être de sacrifier la vraisemblance au désir de faire naître l'intérêt, en accumulant dans un petit nombre de pages des faits étranges ou émouvants, la faute, si faute il y a, n'est point à nous, mais bien et uniquement aux circonstances dont nous nous sommes faits les historiens.

A une distance d'à peu près trois quart d'heures du château de Villarcy, sur la gauche, en s'enfonçant dans les terres, ou plutôt dans les bois, il y avait sur le bord d'un petit étang une misérable chaumière construite de branchages, de boue et de

mousse, et habitée par une jeune fille de dix-huit ans environ, et un petit garçon qui pouvait en avoir douze.

Nous nous transportons dans l'unique pièce de cette humble demeure, à l'heure et au moment précis où commençait au château la scène dont nous avons tout-à-l'heure esquissé le prologue et sur laquelle nous reviendrons incessamment.

Dans la mâsure on veillait comme au château.

On y souffrait de même.

Une bougie de cire jaune, fichée dans un chandelier de fer-blanc éclairait, là aussi, une scène de douleur.

Sur un lit en désordre, une jeune femme se tordait dans d'atroces souffrances, et pour ne pas ébranler la chaumière de ses cris, elle déployait un courage surhumain et mordait violemment ses draps qu'elle avait d'abord tordus et presque déchirés, dans ses mains crispées convulsivement.

Mais là, il n'y avait ni prêtre ni médecin.

Seulement un enfant pleurait à chaudes larmes, assis sur une escabelle auprès du foyer presqu'éteint.

La jeune fille et le petit garçon, orphelins tous deux, étaient les enfants d'un garde-chasse, tué par accident deux ans auparavant par un des invités de M.

de Villarcy, dans une grande battue au loup.

Les convulsions augmentaient. L'intensité de la souffrance devint telle pendant quelques secondes que la pauvre malade ne put parvenir à étouffer quelques cris.

L'enfant quitta son escabelle, vint auprès du lit et dit d'une voix suppliante, tout en essuyant ses larmes :

— Geneviève, Geneviève ! petite sœur, dis-moi donc *où tu-as mal ?* que je l'ôte, ton mal...

La crise était passée, Geneviève, puisque tel était son nom, se souleva à demi, en entendant la voix de l'enfant, et écarta

de la main ses longs cheveux épars, qui voilaient son front.

Il était impossible de voir un type plus ravissant que celui de ce jeune visage, quoique la souffrance vînt d'y laisser sa terrible empreinte.

Figurez-vous au milieu d'un ovale allongé, de grands yeux noirs d'une incomparable beauté, quoiqu'entourés dans ce moment d'un cercle bleuâtre et marbré.

Un front pur, couronné d'une chevelure opulente, une peau d'un blanc mat et légèrement rosé, une petite bouche, dont les lèvres devaient être habituellement rouges comme une grenade entr'ouverte, complétaient cet ensemble parfait.

Geneviève saisit le bras de son frère, et attira l'enfant plus près d'elle, pour lui dire d'une voix éteinte :

— Écoute... Etienne...

Etienne ouvrit démesurément ses grands yeux et fit un geste d'attention.

— Tu m'entends bien...? reprit Geneviève.

— Oui, sœur.

— Et tu feras... ce que... je te dirai...?

— Oui, sœur.

— Tu vas aller... au château...

— Oui, sœur.

— Tu te feras ouvrir... quoiqu'il soit

bien tard... tu diras qu'il s'agit de la vie de quelqu'un... tu comprends.....

— Si on ne voulait pas m'ouvrir la grande porte, je passerais par-dessus le mur du parc, j'y sais un trou, dà !

— Tu demanderas à voir, Monsieur... le comte... à lui... parler, à lui... à lui seul.... entends-tu ?

— Oui, sœur...

— Et tu lui diras seulement ceci : *Geneviève meurt... elle vous attend...* Tu as bien compris, Etienne ?...

— Oui, sœur...

— Eh bien, va... mon enfant... va... va... vîte... car le temps presse.....

Etienne mit ses sabots, s'enveloppa dans une espèce de pelisse à capuchon en grosse serpillière rayée et s'élança dans la campagne.

L'HISTOIRE D'UNE NUIT.

— SUITE. —

XVII

L'HISTOIRE D'UNE NUIT. (*Suite*).

Au cri d'angoisse poussé par madame de Villarcy, le comte et le docteur, nous l'avons dit, se précipitèrent vers le lit.

Un terrible spectacle s'offrit alors à leurs yeux.

La jeune femme, secouée par les der-

nières et effroyables douleurs de l'enfantement, se roulait sur sa couche, déchirant convulsivement ses draps, et la batiste de sa chemise et n'interrompant un instant ses cris que pour faire entendre un râle sourd semblable à celui de l'agonie.

Aucune expression ne peut donner une idée de la beauté céleste de son visage, devenu, grâce à un extrême amaigrissement, pour ainsi dire diaphane, et tout à fait semblable à celui des anges, peints ou sculptés par l'art pieux du moyen-âge.

Ses grands cheveux, d'un blond doux et cendré, tordaient comme des serpents leurs mèches éparses autour de sa figure, tantôt pâle comme de la cire vierge, tantôt

embrasée d'une rougeur ardente mais passagère.

Un tressaillement terrible sembla disloquer subitement les jointures de tous ses membres qui se raidirent, la pupille de ses yeux bleus s'agrandit et se vitrifia, et elle cria d'une voix entrecoupée :

— A moi! à moi! au secours! je meurs! je meurs! ayez pitié de moi! mon Dieu que je souffre! j'aime mieux mourir..... tout de suite...! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

— Il faut la tenir, dit tout bas le docteur au comte, il faut la contraindre à une immobilité absolue, sans cela tout est perdu. Si vous ne vous sentez point assez

de courage, appelez les femmes de madame la comtesse.

— J'aurai du courage, docteur, j'en aurai.

Et M. de Villarcy, tremblant, s'apprêta à remplir les fonctions d'aide du chirurgien.

L'opération fut longue et effrayante.

Au bout d'une heure la jeune femme épuisée retomba sans connaissance sur son lit de douleurs, et les vagissements d'un enfant nouveau-né retentirent seuls dans le silence de la chambre à coucher.

— Eh bien? demanda le comte d'une voix frémissante.

— C'est un garçon, répondit le docteur.

— Et....., balbutia M. de Villarcy.

Le docteur comprit le sens de cette simple syllabe et dit simplement :

— Il vivra.

— Mais... la mère... la mère... ??

Le docteur s'approcha du lit, contempla longuement le corps inerte de la pauvre accouchée, posa sa main sur le cœur et sur les veines, puis il répondit sourdement :

— Du courage, Monsieur le comte...

— J'en ai ; mais, parlez vite !

— Dans une heure... elle sera morte !

— Ainsi... plus d'espoir ?

— Aucun... à moins...

— A moins... docteur?...

Et l'âme du comte était suspendue aux lèvres du vieux médecin.

— A moins que Dieu ne fasse un miracle! dit celui-ci d'une voix sombre.

— Prions donc! murmura le comte.

En ce moment l'accouchée fit un mouvement, ses yeux se rouvrirent, ses membres s'assouplirent, son regard erra sur ceux qui l'entouraient, un sourire doux et triste effleura ses lèvres et elle dit :

— Donnez-moi mon enfant.

Le docteur le lui présenta.

— J'ai beaucoup souffert, ajouta-t-elle après avoir couvert de caresses l'innocente créature; j'ai beaucoup souffert, mais c'est fini maintenant, et Dieu permettra que je meure en paix!

— Mourir! s'écria le comte en prenant la main de sa femme; que parles-tu de mourir? Tu vivras! tu vivras!

— Non, mon ami, répondit la jeune femme avec le même sourire doux et triste; la vie est épuisée en moi jusqu'à la dernière goutte. Je sens que les battements de mon cœur s'arrêteront dans un instant, tant ils sont faibles et lents; j'entends déjà bruire à mon oreille un lointain écho de la voix des anges, et je sais que désormais il me reste une heure à peine à

passer dans ce monde. De cette heure, mon ami, fit-elle en tendant de nouveau au comte sa main pâle et fluette, je vous demande la moitié, afin de me réconcilier avec Dieu; le reste sera pour vous... et pour lui, ajouta-t-elle en désignant l'enfant qui s'était endormi dans les bras du docteur.

Elle se tut pendant un instant, puis elle reprit :

— Monsieur l'abbé, voulez-vous recevoir ma confession?

Le chapelain s'avança, et le comte alla appuyer son front brûlant contre la vitre de l'une des fenêtres.

Le vent s'était abattu; la lune était bril-

lante et reflétait ses calmes lueurs sur le manteau de neige qui recouvrait au loin la campagne.

Il sembla tout-à-coup à M. de Villarcy qu'il entrevoyait dans le lointain une forme grise se dessiner au-dessus de la brèche d'un mur d'enceinte, s'élancer et retomber dans le jardin.

Au bout d'un instant cette forme parut s'évanouir, puis se remontra plus rapprochée, et enfin, disparut, non loin du château, derrière un massif de sapins.

Le comte vit cela, disons-nous, mais comme à travers un nuage, ou comme dans un songe. Son esprit était ailleurs, et quand la forme grise disparut, il oublia tout aussitôt cette vision bizarre.

Madame de Villarcy avait commencé sa confession.

Nul regard humain ne cherchait à surprendre le secret de ces aveux faits à Dieu lui-même dans la personne de son ministre sur la terre ; mais, certes, si quelqu'œil profane eût épié l'impression produite sur le prêtre par les paroles que murmurait la jeune femme, il aurait frémi en voyant la surprise et l'épouvante qne reflétaient successivement le visage bouleversé du pauvre chapelain.

Quand la comtesse eut achevé, le confesseur et la pénitente étaient aussi pâles l'un que l'autre, et c'est d'une voix entrecoupée par une émotion excessive que le représentant du Seigneur prononça les

paroles sacramentelles de l'absolution.

— Monsieur l'abbé, fit alors la comtesse, veuillez prier M. le comte de s'approcher de moi.

— Ainsi, Madame, dit le chapelain tout bas, votre décision est irrévocable?

— Oui.

— Songez cependant...

— Je ne puis songer qu'à une chose, c'est que je vais mourir, et que si je ne faisais point ce que je vous ai dit, mon âme ne s'envolerait pas libre, pure et tranquille.

— Que votre volonté soit faite, Madame la comtesse... Vous êtes une sainte! et

je voudrais être aussi sûr de mon salut éternel, que je suis sûr que Dieu vous a pardonné.

Puis le chapelain, tirant le comte de sa préoccupation profonde, le prévint que madame de Villarcy l'attendait.

En voyant, debout devant-elle, son mari, dont les yeux étaient baignés de larmes, la jeune femme fit un effort pour se soulever sur sa couche, et elle dit :

— Plus près... plus près... car ma voix est bien faible.

Le comte se pencha; madame de Villarcy continua :

— C'est Dieu qui m'a inspiré la pensée

que je réalise en ce moment, et je vous supplie de croire que, sans ma faiblesse qui ne me permet pas de me lever, ni même de faire un mouvement, c'est à genoux, à deux genoux que je vous parlerais...

— A genoux ! toi ! devant moi ! interrompit le comte ; que dis-tu, mon amie..?

— Oui, à genoux, comme devant un juge suprême, car c'est à un juge que je m'adresse en ce moment.....

— Un juge...! répéta M. de Villarcy, croyant presque à un délire momentané, supposition démentie cependant par l'abattement profond des traits de la mourante.

— Ne m'interrompez pas, continua la

comtesse; mes instants sont comptés, et je n'aurais pas la force d'aller jusqu'au bout... J'ai à vous faire un aveu terrible... J'ai commis une faute... un crime... Pardonnez-moi... Ne me maudissez pas !

La comtesse, épuisée, s'arrêta pendant une seconde. Son mari, stupéfait, l'écoutait sans la comprendre.

Elle reprit :

— Lorsqu'il y a trois ans, je devins votre femme, j'avais pour vous de l'affection et de l'estime, mais point d'amour. J'en aimais un autre. Ma famille le savait, et comme elle désirait me donner à vous, on vint me dire un jour que celui que j'aimais et qui était un cadet de famille, of-

ficier de fortune, venait d'être tué en duel. Je crus ce qu'on me disait, et je vous donnai ma main en me jurant à moi-même d'être toujours une honnête femme... Je n'ai pas tenu mon serment!...

La comtesse s'interrompit de nouveau, respira fortement comme pour ranimer un peu sa poitrine épuisée, puis elle continua :

— On m'avait trompé... IL vivait..... il m'aimait toujours... Je le revis... Il me reprocha ce qu'il appelait une trahison... Il parla de mourir... Il se jeta à mes pieds en me suppliant de vous abandonner... de fuir avec lui... d'aller nous cacher en Italie... en Allemagne... que sais-je? Je résistai... je résistai deux ans!

Les yeux du comte étaient hagards et son front contracté. La mourante, calme et pâle, parlait d'une voix de plus en plus affaiblie, mais cependant toujours distincte.

— Un jour, reprit-elle, il y a de cela un an, vous vous éloignâtes de ce pays pendant un mois. IL le sut, et enhardi par votre absence, il osa venir jusqu'ici me reparler de son amour... Je le chassai... Il ne se lassa point... il revint... Sans cesse je priais Dieu de me défendre contre lui et contre moi-même... Un soir... j'oubliai de prier... je fus perdue!... Oh! pardonnez-moi!... Je crois avoir expié ma faute par un an de remords... par un an de larmes cachées, par une vie usée dans les

pleurs et la prière ; enfin, par ma mort à vingt ans!... Soyez grand et généreux comme Dieu lui-même... ayez pitié! pardonnez-moi!

— Il y a un an..? murmura M. de Villarcy d'une voix sombre.

— Il y a un an... répéta la mourante.

— Madame, dit alors le comte avec une énergie terrible, suis-je le père de votre enfant?

La mourante laissa tomber sa tête qu'elle cacha dans ses deux mains, et ne répondit point.

Une sombre fureur éclata dans le regard de M. de Villarcy; il recula de deux pas

en faisant un geste de malédiction et en s'écriant :

— Malheureuse femme !!.....

La comtesse poussa un faible cri et perdit connaissance.

En ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit violemment, et un nouveau personnage entra, vainement repoussé par un domestique qui cherchait à le contenir.

C'était Étienne, l'enfant que nous connaissons déjà, le frère de la jeune fille qui se mourait dans la maison du bord de l'étang.

— Oh ! not' seigneur... oh ! Monsieur le comte, s'écria l'enfant en se jetant aux ge-

noux du gentilhomme; au nom de la Sainte-Vierge-Marie, mère de Dieu, et de nos saints patrons, écoutez ce que j'ai à vous dire...

— Plus tard... demain! dit le comte en proie à une impatience pleine de colère et de douleur; demain, je vous entendrai; maintenant, sortez!

— Oh! not' seigneur, not' bon seigneur! répondit Étienne; demain, il ne sera plus temps; c'est tout de suite, tout de suite qu'il faut m'écouter!... D'ailleurs, je n'ai qu'un mot, rien qu'un mot à vous dire... et il s'agit de la vie, oui, not' seigneur, de la vie ou de la mort de quelqu'un.

— Eh bien! parle, fit M. de Villarcy, vaincu par cette insistance.

— Alors, venez par ici, un peu, not' seigneur... qu'il n'y ait que vous qui m'entendiez!

Le comte suivit l'enfant dans l'embrâsure de fenêtre.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Je viens de la part de Geneviève...

— Geneviève! s'écria le comte en tressaillant.

— C'est ma sœur, et elle m'a chargé de vous répéter ces mots : *Geneviève se meurt! elle vous attend!*

— Geneviève se meurt! répéta M. de Villarcy, est-ce possible, mon Dieu!

— Oh! elle est bien malade, ma pauvre sœur, allez, not' seigneur; elle souffre comme les damnés en enfer; elle m'a dit de venir, et je suis venu. J'ai sonné à la grille, le portier n'a pas voulu m'ouvrir, et il m'a crié que j'étais un vagabond; alors, j'ai tourné autour du parc et je suis entré par une brêche...

Ceci expliquait très clairement comment, quelques instants auparavant, le comte avait aperçu une forme grisâtre franchissant un mur et se coulant parmi les massifs.

— Je *m'en revas*, not' seigneur, poursui-

vit l'enfant. Qu'est-ce qu'il faut que je dise à ma pauvre sœur!

— Rien... Tu vas quitter le château, tu gagneras la brèche du parc, et là, tu m'attendras...

— Oui, not' seigneur.

Et l'enfant sortit de la chambre après une profonde révérence.

Les paroles que M. de Villarcy venait d'entendre prononcer avaient produit sur lui une impression bien étrange et bien inattendue, car au moment où il s'approcha du lit de sa femme, il n'y avait plus rien sur ses traits de la sombre fureur qui y dominait seule si peu de temps auparavant.

Il avait l'air profondément triste, mais résigné.

La comtesse venait de reprendre connaissance; elle pleurait silencieusement tandis que le chapelain l'exhortait au courage et à la résignation.

M. de Villarcy lui prit la main, se pencha à son oreille et lui dit tout bas :

— Pauvre femme! pauvre femme! que votre âme soit calme; que la paix rentre dans votre cœur; vous avez expié d'une façon bien cruelle une faute involontaire. Je fus trop coupable moi-même pour n'être pas indulgent. Je vous pardonne, je vous pardonne du fond du cœur...

— Oh! s'écria la mourante avec une ex-

pansion qui se fit jour malgré son anéantissement complet, est-ce bien vrai?... est-ce bien vrai???

— Vrai, comme il est vrai que je prie Dieu de vous laisser à moi, et de rallumer de son souffle puissant le flambeau de votre vie...

— Et... et... murmura la jeune femme, mon enfant...

— Votre enfant est le mien, et je l'aime comme... comme un père doit aimer son fils.

— Oh! merci, mon Dieu! merci! dit la mourante. Mon âme peut partir maintenant! Je suis heureuse, bien heureuse! Adieu..... adieu.....

La tête pâle de la comtesse retomba sur l'oreiller, parmi ses cheveux blonds qui semblaient lui faire une lumineuse auréole.

Un dernier tressaillement qui n'avait rien de douloureux agita tous ses membres ; un dernier souffle s'échappa de ses lèvres, entr'ouvertes comme pour un sourire.

Le docteur s'approcha et posa sa main sur le cœur.

— Tout est fini ! dit-il.

Et il ferma les yeux de la morte.

Le comte, le docteur et le chapelain s'agenouillèrent, et le prêtre se mit à psal-

modier d'une voix émue les versets du : *De Profundis.*

L'enfant dormait dans le berceau où il avait été placé par les soins du médecin.

— Monsieur l'abbé, dit le comte en se relevant, je suis obligé de vous confier, pour quelques heures, le triste privilège de veiller et de prier seul dans cette chambre mortuaire.

Le prêtre s'inclina en signe d'acquiescement.

— Quant à vous, docteur, poursuivit le comte, veuillez me suivre ; je vais avoir besoin de votre ministère.

— Nous sortons donc, Monsieur le comte ?

— Oui.

— Et nous allons ?

— Vous le saurez. Peut-être, hélas ! n'en avons-nous point fini avec la mort cette nuit !!

L'HISTOIRE D'UNE NUIT.

— SUITE. —

XVIII

L'HISTOIRE D'UNE NUIT (*Suite.*)

M. de Villarcy et le docteur, nous l'avons dit à la fin du chapitre précédent, descendirent dans le jardin, laissant le prêtre agenouillé près du corps de la jeune femme.

La lune montait au ciel derrière de grands nuages qu'elle achevait de dissi-

per, ou dont elle argentait les bords de sa pâle et mélancolique lueur.

Le givre étincelait aux branches des arbres dépouillés, la neige craquait sous les pieds du médecin et du gentilhomme.

Étienne, le frère de la pauvre Geneviève, attendait, tout transi de froid, près de la brèche du mur d'enceinte.

Le comte lui fit signe de les suivre ; ils marchèrent ensemble pendant environ deux cents pas, puis M. de Villarcy tira les verroux rouillés d'une petite porte qui donnait sur les champs, et tous trois s'enfoncèrent dans la campagne.

Le profond silence de la nuit n'était interrompu, d'instant en instant, que par la

voix funèbre d'un hibou qui s'envolait du tronc d'un vieux chêne, ou par le glapissant lointain d'un renard chassant quelque lièvre au fond des bois.

Rien n'était plus lugubre que la marche hâtive de ces trois personnages, glissant ainsi que des ombres et sans échanger une parole sur la vaste nappe blanche qui couvrait le sol comme un linceul.

Bientôt l'enfant quitta ses compagnons, et prit sa course à travers champs pour aller annoncer à sa sœur qu'il ne revenait pas seul.

Le docteur rompit alors le silence et dit :

— Vous avez prononcé tout à l'heure, Monsieur le comte, de sinistres paroles.

M. de Villarcy ne répondit point.

— *Peut-être n'en avons-nous point fini avec la mort cette nuit!* Ce sont vos expressions, poursuivit le docteur; faudra-t-il donc déplorer un nouveau malheur? Où allons-nous? Qui nous attend?...

— Docteur! docteur! interrompit M. de Villarcy avec un accent déchirant, au nom du ciel ne m'interrogez pas! je suis hors d'état de vous répondre! Ma tête se perd! une fatalité terrible semble s'appesantir sur moi! Je porte malheur à tout ce que j'aime, à tout ce qui me touche! Hier au soir mes cheveux étaient gris, vous verrez, docteur, vous verrez qu'ils auront achevé de blanchir cette nuit!

Force fut au médecin de respecter la

douleur profonde et concentrée du comte, et de continuer à le suivre silencieusement.

Mais nous, nous pouvons en quelques mots expliquer à nos lecteurs ce que peut-être ils ont deviné déjà.

Geneviève, la fille de l'ancien garde-chasse du château, était sans contredit la plus jolie paysanne des domaines de Villarcy.

Un jour que le comte chassait un chevreuil, il fut surpris par une pluie violente, tout auprès de la chaumière de Geneviève; il entra et fut frappé de la beauté singulière et de la grâce parfaite de la pauvre enfant.

Le comte n'était point un libertin, mais

dans ce temps, comme aujourd'hui, les maris les meilleurs ne se reprochaient guère une infidélité, et puis justement à cette époque la comtesse, de plus en plus triste et souffrante, témoignait une froideur croissante, dont M. de Villarcy ne s'accommodait pas toujours volontiers.

Bref, il revint à la maisonnette; souvent d'abord, puis tous les jours, et il fit comprendre à Geneviève qu'il se regarderait comme fort heureux de l'honorer de ses bonnes grâces.

La jeune fille était sage et se défendit de son mieux; mais le moyen de résister longtemps à un gentilhomme encore jeune et fort bien fait de sa personne, qui prie alors qu'il pourrait commander, et

parle d'amour en termes choisis à une pauvre paysanne, ni plus ni moins qu'à une marquise, dont-elle possède, assure-t-il, tous les attraits et toute la distinction.

Prise à la fois par le cœur, par les sens et par l'amour-propre, Geneviève ne pouvait guère résister; elle céda et devint la maîtresse de M. de Villarcy.

Et si l'on s'étonne que le comte, riche et généreux, eût laissé la jeune fille dans une chaumière presqu'en ruines, et dans un état voisin de la misère, nous répondrons qu'il lui avait offert à plus d'une reprise de changer cette position et de lui procurer une complète indépendance.

Mais toujours Geneviève avait répondu

que, puisqu'elle avait perdu le seul bien qu'elle possédât dans ce monde, son honneur de jeune fille, elle en voulait du moins garder l'apparence à tous les yeux, et qu'accepter un seul des bienfaits de son amant, c'était avouer tout haut sa honte et ne plus pouvoir supporter, sans rougir, les regards de ses compagnes d'enfance.

En vain le comte avait insisté, Geneviève se montrait inébranlable.

De sa part c'était honnêteté : si c'eût été calcul, rien n'aurait été plus habile, car chaque jour M. de Villarcy s'attachait davantage à sa jeune maîtresse dont il appréciait le caractère noble et désintéressé, et ce fut presque avec joie qu'il apprit la

grossesse de la pauvre enfant qu'il avait séduite.

Mais en même temps, il put concevoir l'espérance que la comtesse, sa femme, portait, elle aussi, dans ses entrailles, un fruit de sa tendresse; tendresse légitime, cette fois; et que le fils qui naîtrait d'elle n'aurait point à courber le front sous la tache de bâtardise.

On devine que cette certitude vint apporter un singulier refroidissement dans ses amours de la main gauche, et que la pauvre Geneviève fut bientôt presque complètement négligée.

A peine si de loin en loin le comte venait dire à la jeune fille une parole à peu

près indifférente et lui donner un baiser glacial.

Elle ne se plaignait point, elle pleurait dans la solitude et trouvait toujours un sourire de joyeuse bien-venue pour accueillir l'arrivée de son amant.

M. de Villarcy finit par oublier presque complètement la grossesse de Geneviève et la prochaine époque de son accouchement.

Nous savons dans quelle circonstance fatale on vint lui remettre ce souvenir devant les yeux. Nous savons comment la faute qu'il avait commise le rendit indulgent pour celle que la comtesse mourante venait de lui confesser, et nous comprenons combien était terrible sa position

entre ces deux femmes, l'une morte et coupable, l'autre innocente et mourante; entre ces deux enfants, l'un légitime qui n'était point à lui, l'autre bâtard et dont il se savait le père!

§

Cependant les nocturnes visiteurs approchaient de la maisonnette.

Déjà la faible lueur projetée derrière la vitre ternie apparaissait à travers les arbres et se reflétait sur la surface polie du petit étang.

La dernière et faible distance fut franchie.

La porte était entr'ouverte. Le comte la poussa et, suivi du docteur, entra dans la maison.

Le corps presqu'inanimé de Geneviève s'affaissait sur le lit en désordre.

Au bruit des pas de son amant, la vie sembla courir de nouveau dans les veines qu'elle était près d'abandonner, et tandis que M. de Villarcy se penchait sur sa couche, Geneviève se souleva dans un suprême effort, jeta ses bras défaillants autour du cou du gentilhomme, et dans un long baiser colla sur sa bouche ses lèvres avides, en murmurant :

— Enfin ! enfin !

Le comte tressaillit sous le baiser de ces lèvres déjà froides.

Il s'arracha à l'étreinte convulsive de la jeune fille, et dit en lui serrant la main avec une tendresse affectueuse :

— Pauvre enfant ! pauvre enfant !

— Oh ! ne me plaignez pas ! répondit Geneviève avec un sourire joyeux, mais déchirant, ne me plaignez pas..... Vous êtes venu... je vous vois..... vous m'aimez toujours... cela m'a sauvée... je ne souffre plus... je vous assure que je ne souffre plus !

En ce moment, la jeune fille aperçut pour la première fois le docteur qui contemplait cette scène avec un profond étonnement ; elle se serra contre M. de Villarcy

avec une sorte d'effroi, en demandant :

— Quel est cet homme ?

— Un ami dévoué... un médecin que j'ai amené... pour toi.

— Qu'il s'en aille ! qu'il s'en aille ! murmura Geneviève, dont la pudeur se révolta de la pensée qu'un étranger allait connaître le secret de sa grossesse. Pourquoi l'avoir conduit ici... je n'ai pas besoin de lui... je vais bien... je ne souffre plus.....

Mais elle n'avait point achevé cette phrase, qu'une crise plus épouvantable que les précédentes vint démentir ses paroles; elle retomba sur son lit, tordue par la douleur et poussant des cris sourds et inarticulés.

. . . .

Au bout de peu d'instants, il y avait au monde un orphelin de plus, et la jeune mère était morte sans avoir repris connaissance, sans avoir pu, consolation suprême, embrasser son enfant!

— Vous aviez raison, dit le docteur en rejetant le drap du lit sur le pâle visage de Geneviève, vous aviez raison, c'est une triste nuit que celle-ci!

Et il présenta l'enfant nouveau-né à M. de Villarcy.

— Pauvre créature innocente, murmura le comte en l'enveloppant dans le pan de son manteau, tu entres dans la vie par une

triste porte! puisse l'avenir ne point te punir de la faute de ta naissance!

Et il sortit de la chaumière suivi du docteur et du petit Étienne, dont les sanglots étaient déchirants.

§

Certes nous ne sommes point de ceux qui nient la *Providence*, et proclament à sa place le *hasard*, le *destin*, ou la *fatalité*, ce *Deus ex machinâ* des poètes antiques.

Comme, selon nous, il n'y a que deux partis à prendre dans cette vie, celui du doute ou celui de la croyance, nous aimons mieux humilier notre faible raison que de nous jeter dans les sentiers perdus

d'un scepticisme désespérant, et nous cherchons, humbles dans notre foi, à voir partout la main de Dieu, alors même qu'elle semble laisser aller les destinées humaines à la dérive et sans pilote.

Certains romanciers, se disant *socialistes,* ont affiché des opinions de tout point contraires à la nôtre, et dans des livres dont il ne nous appartient point d'apprécier le mérite littéraire, mais qui nous ont, pour leur part, conduit à l'abîme dans lequel nous roulons, ont pris à tâche de se faire les séïdes de la *fatalité,* en mettant sans cesse en présence le bien et le mal, le vice et la vertu, et en faisant systématiquement triompher le mauvais principe.

Or, nous le répétons, là où ils voyent

le hasard, nous voyons, nous, la Providence. Comme eux, nous admettons les faits ; mais nous en voulons tirer des conclusions tout à fait différentes.

La suite de ce récit expliquera surabondamment à nos lecteurs les réflexions qui précèdent, en leur en dévoilant le but et la portée.

Voici quels étaient la volonté et les desseins du comte de Villarcy, dans la position terrible où il se trouvait placé.

D'abord, il comptait élever ensemble et dans des rapports d'une égalité fraternelle, le fils de sa femme et l'enfant de Geneviève.

C'était pour lui une sorte de première

expiation, que d'envelopper dans une même tendresse les tristes fruits d'un double adultère. C'était un châtiment mérité que de voir son nom porté fièrement par l'enfant qui n'était le sien que selon la loi, tandis qu'au contraire son fils véritable subirait la désolante flétrissure d'une naissance illégitime.

Il voulait, du reste, adopter un jour ce dernier, et lui assurer une existence complètement heureuse et indépendante, au moins sous le rapport de la fortune.

Les deux enfants furent baptisés le même jour.

L'un reçut le nom de Roland : c'était le vicomte de Villarcy.

L'autre, le fils de la paysanne, fut appelé Richard.

Dix années se passèrent. Roland et Richard avaient grandi sous les yeux du comte, que tous deux appelaient : *mon père*, et qui, fidèle à la ligne de conduite qu'il s'était tracé, n'avait point cessé de leur témoigner à tous deux une affection pareille.

Le moment approchait où M. de Villarcy allait s'attacher son fils véritable par les liens de l'adoption, quand, dans une grande chasse à courre, il fut renversé avec son cheval, en franchissant un ravin.

La chute fut affreuse. La tête avait porté

sur une pierre aiguë. Le comte ne reprit point connaissance, et l'on ne rapporta au château qu'un corps inanimé.

Quoique ne comprenant pas parfaitement toute l'étendue du malheur qui les frappait, les deux orphelins témoignèrent une égale et profonde douleur, exprimée seulement d'une façon différente comme leurs caractères.

La douleur de Roland fut sombre et concentrée.

Celle de Richard, plus expansive, s'exhala en sanglots et en cris de désespoir.

LES DEUX FRERES.

XIX

LES DEUX FRÈRES.

A partir du jour de la mort du comte de Villarcy, la position des deux orphelins se trouva modifiée d'une façon complète.

Le comte n'avait rien fait encore pour assurer la position de Richard, qui fut dès lors considéré comme un subalterne par tout l'entourage du château.

Le tuteur du jeune Roland l'autorisa, à la vérité, à partager encore les études et les jeux de son pupille; mais ledit tuteur blâma tout haut l'étrange manie du feu comte qui faisait donner à l'enfant d'un vassal les habitudes et l'éducation d'un fils de gentilhomme.

Le gouverneur de Roland partageait cette manière de voir, et il ne perdait point une seule occasion de faire sentir au pauvre Richard l'infériorité de sa condition, et partant de son intelligence.

A lui les punitions et les reproches; à Roland les encouragements et les éloges.

De leur côté, les domestiques du château, jaloux de voir un enfant, sorti de leur classe, et mis au-dessus d'eux par les

circonstances, prenaient à tâche de l'humilier sans cesse, et de lui laisser comprendre qu'ils n'avaient pas d'ordres à recevoir d'un bâtard, élevé par charité.

Et tout cela faisait fermenter dans l'âme de l'enfant, un levain d'amertume qui se gonflait chaque jour; car Richard se savait l'égal du jeune comte, et par la force physique, et par l'adresse et par l'intelligence, et déjà il murmurait contre cette apparente injustice, qui, grâce au hasard de la naissance, faisait un supérieur et un inférieur de deux êtres dont l'un valait l'autre.

Disons tout de suite que Roland n'avait point cessé de témoigner à son compagnon une affection fraternelle.

Quelques années se passèrent encore. Les deux enfants se firent jeunes hommes, et atteignirent l'âge de dix-huit ans.

Leur éducation était achevée, éducation fort incomplète, comme presque toutes celles de cette époque, mais dont Richard, soit par plus d'aptitude, soit par plus de travail, avait mieux profité que Roland.

Le jeune comte, libre de son temps et de sa personne, entama des relations fréquentes avec les gentilshommes du voisinage et de presque toute la province.

C'était chaque jour des parties de chasse et des fêtes de toutes sortes.

Il va sans dire que Richard n'était ja-

mais compris dans ces invitations, n'était jamais convié à ces fêtes.

Et tandis que Roland courait à de joyeuses réunions, le fils de Geneviève, le regard sombre et le cœur rongé par la jalousie, s'enfonçait dans les bois, emportant sur l'épaule un fusil dont il ne faisait pas usage, et tenant à la main un livre qu'il ne lisait point.

Les paysans de la seigneurie l'enviaient et le détestaient, et se disaient les uns aux autres, en le voyant errer dans les sentiers ou sous les futaies :

— Tiens, voilà le bâtard qui passe! Qu'est-ce qu'il a donc fait au bon Dieu, celui-là, pour être si heureux !

Heureux! lui!...

Mais bien souvent, c'est ainsi que juge le peuple.

Répétez donc encore le vieux proverbe: *Vox populi, vox Dei!*

Ce n'est pas tout, quand les gentils-hommes, amis de Roland, se réunissaient au château de ce dernier, Richard avait bien d'autres petites humiliations à subir.

Il assistait à la vérité, dans ce cas, aux parties de chasse et aux soupers, mais comme un intru que l'on tolère et qui gêne.

Pour la chasse il avait le plus mauvais cheval; à table il était le dernier servi.

A peine lui parlait-on, et si par hasard quelqu'un lui adressait la parole, c'était invariablement avec une sorte de condescendance protectrice, plus offensante qu'un silence complet.

Parfois, quand on le croyait absent, il entendait des phrases dans le genre de celle-ci, qui le faisaient bondir de colère.

— Sais-tu bien, mon cher comte, que, pour un manant, ce pauvre diable que tu gardes chez toi, n'a vraiment point trop mauvaise tournure, à ta place j'en ferais un *heiduque* superbe, ou un *coureur* de toute beauté!

Et le levain d'amertume se gonflait à déborder dans le cœur de Richard, qui

se sentait pris pour Roland, (bien innocent pourtant de tout cela), d'une haine sourde et profonde.

Un jour il se fit un grand changement dans la vie et dans le cœur du jeune homme.

Il oublia tout d'un coup ses douleurs et ses haines, il enveloppa soudain le genre humain entier dans le sentiment d'une immense bienveillance ; il lui sembla que la nature était plus belle, les bois plus verdoyants, le soleil plus doux ; il lui sembla qu'il commençait une nouvelle existence.

Il aimait.

Il aimait pour la première fois.

Cet amour fut une pastorale des temps

antiques, une églogue mise en action, quelque chose de naïf et de bucolique comme devrait l'être toujours la première tendresse d'un cœur vierge.

Voici comment cela s'était fait :

Par une chaude après-midi du mois de juin, Richard s'était jeté sur la mousse au pied d'un grand chêne, et tout au bord d'un petit lac, situé au milieu des bois, et dans lequel venaient se baigner, pendant les jours caniculaires, tous les merles et tous les bouvreuils des taillis d'alentour.

Là il s'endormit.

Son sommeil fut interrompu bientôt par une voix douce qui chantait à côté de lui, quelques fragments d'une chanson rustique.

Il ouvrit les yeux, et vit une jeune fille d'environ quinze à seize ans, qui, la jupe bravement retroussée et entrant dans l'eau jusqu'au genou, faisait boire quelques chèvres, qui cabriolaient autour d'elle, et broutaient d'un air mutin les larges feuilles du nénuphar qui glaçaient de leur belle teinte verte la surface transparante du petit lac.

Cette jeune fille était vêtue d'une jupe rayée, relevée, nous l'avons dit, jusqu'à mi jambes.

Elle avait enlacé une guirlande de feuilles de chêne et de fleurs des champs a ses cheveux noirs négligemment noués sur sa tête.

Elle tenait à la main une baguette de coudrier, mi partie verte et mi partie blanche, grâce à un ruban d'écorce enlevé dans toute la longueur; et avec cette baguette elle menaçait, tout en chantant, ses chèvres indociles.

C'était gracieux comme le serait une figure peinte par Roqueplan dans un paysage de Diaz.

Richard fit un mouvement. La jolie fille l'aperçut alors. Il était vêtu comme un gentilhomme en négligé; elle laissa retomber sa jupe dont les bords se mouillèrent, elle fit une grande révérence, rassembla ses chèvres, et disparut dans les taillis où le jeune homme la suivit longtemps d'un regard surpris et charmé.

Le lendemain (avons-nous besoin de le dire?) il revint s'asseoir sous le grand chêne, mais cette fois il ne s'endormit pas.

A la même heure que la veille, la paysanne ramena son troupeau.

Elle rougit beaucoup en voyant Richard.

Richard rougit de son côté.

A partir de ce moment ils s'aimèrent.

C'était du reste la passion la plus chaste et la plus ingénue qu'il fut possible d'imaginer. Pendant trois mois les deux enfants filèrent en paix le parfait amour, se donnant des rendez-vous le jour sous les futaies, le soir au milieu des blés mûrs, et passant le temps à se tenir la main dans

la main, à se répéter : *je t'aime,* sur tous les tons, à écouter la chanson du rossignol amoureux, et à se jurer, sur les nuages qui passaient une fidélité éternelle.

Ces amants vertueux songeaient à se marier. Etiennette, (ainsi se nommait la petite fille), avait pour père un métayer, lequel, assurait-on, possédait jusqu'à cent écus d'économie, dans un sac de toile, ce qui était une fortune.

Richard, confiant dans l'avenir ne songeait point à empiéter sur ses futurs droits de mari. Les plus considérables faveurs qu'il eut obtenues d'Etiennette, consistaient en quelques baisers et autres *menus suffrages,* plutôt dérobés que donnés.

Mais voici qu'un jour tout changea et que le mauvais sort qui semblait poursuivre le fils de Geneviève se remit de la partie.

Sans raison connue, sans motif apparent, Etiennette eut au rendez-vous du soir l'air distrait et préoccupé; elle abandonna moins mollement sa main à la main de Richard, elle ne fit aucun serment, ni sur la lune, ni sur les nuages qui passaient.

Et quand son amant lui demanda ce qu'elle avait, elle répondit :

— Je n'ai rien ! — avec cette impatience nerveuse, qui, chez les paysannes comme chez les grandes dames, signifie d'une

manière infaillible que le baromètre de l'amour est à la tempête.

Richard crut à un caprice passager et se berça de l'espoir que le lendemain les choses seraient *remises en l'état*, comme on dit en terme de procédure. Il n'en fut rien. Le lendemain et les jours suivants, tout au contraire, alla de mal en pis, Etiennette trouva moyen d'abréger considérablement et sous une foule de prétextes frivoles la durée des rendez-vous, et enfin elle finit par cesser complètement d'y venir.

Alors un profond désespoir s'empara de Richard, et à ce désespoir se joignirent bientôt les morsures aiguës du serpent de la jalousie.

Quel autre motif qu'un nouvel amour,

en effet, se disait le jeune homme, aurait pu pousser Etiennette à une rupture aussi brusque et aussi peu prévue?... Évidemment elle en aimait un autre.... Mais qui?

Là était le problème à résoudre. Richard se fit espion. Pendant plusieurs semaines il inventa des ruses de Mohicans pour pénétrer le fatal secret. Tout fut inutile; il ne découvrit rien.

Le hasard seul pouvait désormais lui donner la clé de l'énigme. Le hasard seul pouvait lui désigner ce rival inconnu auquel il était sacrifié, et qui trouvait moyen de se cacher si bien qu'il échappait à la plus habile de toutes les surveillances, parce qu'elle en est la plus intéressée,

celle d'un amoureux, et qui plus est d'un amoureux jaloux.

Le hasard le servit à souhait.

LES DEUX FRERES.

— SUITE. —

XX

LES DEUX FRÈRES. (*Suite.*)

Un soir, ou plutôt une nuit, voici ce qui arriva.

Richard, le désespoir dans le cœur, avait passé la journée entière à courir dans les bois comme un fou, cherchant instinctivement à calmer par la fatigue du

corps la fièvre de jalousie qui lui brûlait le sang.

Il avait gravi des collines abruptes, traversant sans s'en apercevoir des fourrés et des taillis qui lui déchiraient le visage et les mains, et faisant une trouée parmi les massifs les plus épais, comme un sanglier poursuivi par une meute.

Il avait, sans y prendre garde, franchi des marécages, ayant de l'eau et de la boue jusque par-dessus les genoux, et le hasard seul lui avait évité de disparaître à tout jamais dans les fondrières qu'il avait cotoyées sans les voir.

Et dix fois, pendant cette course sans but, il était revenu, malgré lui et à son

insu, près du petit lac où, quelques mois auparavant, la douce image d'Étiennette lui était apparue.

Alors il se mettait à pleurer comme un enfant, se jetant à genoux sur le sol, et couvrant de ses baisers ardents le gazon et le sable sur lesquels s'étaient appuyés naguères les pieds de la paysanne.

Puis soudain il se relevait et s'éloignait d'un pas rapide, pour revenir encore, après de longs détours, aux lieux où l'attirait fatalement l'aimant de son amour.

Quand vint le soir, la lassitude avait brisé ses membres, et il était par cela même un peu calmé.

Il se dirigea vers la demeure du père d'Étiennette.

Cette demeure, chaumière simple mais propre, était située à quelques centaines de pas de la lisière du bois.

Un enclos, planté d'arbres fruitiers et défendu par une haie vive de noisetiers et de rosiers sauvages, s'étendait tout autour.

Il pouvait être dix heures, la nuit était profonde, pas une étoile ne brillait au ciel.

Richard s'appuya contre la haie, et pendant quelques instants fixa son regard avide et désolé sur la chaumière d'Étiennette.

A travers les branches des arbres du jardin, on entrevoyait la faible lueur d'une

petite lampe, placée derrière les carreaux étroits d'une fenêtre du rez-de-chaussée.

C'était la lampe de la jeune fille.

Soudain cette lueur disparut.

Étiennette était couchée sans doute.

Richard posa son fusil sur le gazon, s'étendit lui-même au long de la haie vive, et bientôt, vaincu par la fatigue, s'endormit profondément.

Tout-à-coup son sommeil fut interrompu par un bruit léger qui se faisait à côté de lui.

Il s'appuya sur son coude, écouta et entendit distinctement que quelqu'un

écartait les branchages de la haie pour pénétrer dans le jardin.

A ce bruit succéda celui d'un pied furtif qui foulait avec précaution la terre fraîchement remuée des plates-bandes.

— C'est un voleur !

Telle fut la première pensée de Richard, qui se leva, arma son fusil et mit en joue un homme qu'il entrevoyait vaguement se glisser au milieu des arbres.

Cet homme s'arrêta près de la fenêtre qui donnait dans la chambre d'Étiennette, et sembla hésiter pendant un instant.

Richard appuya son doigt sur la détente de son arme, mais il réfléchit à

l'instant que la balle pourrait aller frapper la jeune fille endormie, et il attendit.

Le nocturne visiteur fit encore un pas, et Richard, à travers le profond silence de la nuit, interrompu seulement par les puissantes vibrations de son cœur, entendit distinctement le son de trois coups légers frappés contre la vitre.

— Que veut dire ceci? pensa-t-il.

La question qu'il s'adressait fut à l'instant résolue. La fenêtre s'ouvrit sans bruit, et l'homme, qu'on attendait sans doute, disparut aussitôt dans la chambrette de la jeune fille dont la fenêtre se referma.

— Malédiction! s'écria le fils de Gene-

viève, qui se sentit le cœur traversé par un trait de feu. Malédiction! ce n'est pas un voleur, c'est un amant!

. . . .
. . . .
. . . .

Trois heures se passèrent ainsi.

Richard debout, immobile à la même place, et appuyé sur le canon de son fusil, fixait son œil enflammé, avec une persistance d'oiseau de proie, sur la fenêtre fatale.

Le matin approchait.

Déjà, à l'Orient, une ligne moins sombre indiquait vaguement les points de jonction de la terre et du ciel.

La fenêtre s'ouvrit, et un homme sortit de la chambre d'Étiennette, puis il s'arrêta pour échanger encore avec la jeune fille une étreinte, un baiser..... et une fois de plus, depuis qu'il y a des amants qui s'aiment et qui se le prouvent, c'est-à-dire depuis le commencement du monde, la ravissante scène du balcon de *Roméo et Juliette,* fut jouée au premier chant de l'alouette, à la première clarté de l'aube.

Enfin les branches se disjoignirent, et l'amant d'Étiennette parut se diriger de nouveau vers l'endroit de la haie qui cachait Richard.

Ce dernier, la crosse de son fusil appuyée à l'épaule, attendit couché derrière le feuillage que son rival repassât par la brèche qu'il avait pratiquée en venant.

Cette attente fut déçue. L'inconnu, soit qu'il ne retrouvât pas la trace de ses pas, soit que la muraille de verdure lui parût ailleurs plus accessible, fit un détour et sortit du jardin à environ soixante pas du guetteur.

Richard le vit au moment où il allait atteindre le bois et se confondre avec les troncs d'arbres.

Il visa rapidement et fit feu.

A la détonation succéda un cri sourd, puis le bruit de la chute d'un corps.

Le coup avait porté.

Richard, épouvanté de ce qu'il venait de faire, crut soudain voir autour de lui les ténèbres devenir sanglantes, crut entendre

des voix funèbres murmurer à son oreille : assassin ! assassin !

Il prit alors sa course à travers la campagne, arriva jusqu'au château, entra dans le parc par une petite porte qu'il trouva ouverte, circonstance qui ne fut pour son esprit troublé l'objet d'aucune remarque, et enfin gagnant sa chambre se jeta sur son lit où il s'évanouit.

§

La veille au soir, le comte Roland avait donné ses ordres à ses gens pour une chasse à courre qui devait avoir lieu ce même jour, et à laquelle il avait invité quelques gentilshommes du voisinage.

Ces derniers arrivèrent de bonne heure.

Le valet de chambre alla prévenir le jeune comte que ses hôtes l'attendaient.

Il trouva la chambre vide. Le lit non défait prouvait même que Roland n'avait point couché chez lui.

A ce fait se rattachait naturellement la supposition de quelqu'aventure gaillarde ; on supposa que M. de Villarcy s'était oublié dans les bras amoureux de quelque gentille vassale, un malin sourire vint effleurer les lèvres de ses amis, et son absence ne causa ni étonnement, ni inquiétude.

Un déjeûner matinal avait été préparé pour les chasseurs, ils s'attablèrent, et,

bien que la place du maître de la maison fut restée vide, ils firent le plus grand honneur aux pièces de bœuf froid, aux jambons, aux pâtés de gibier, au vieux bordeaux et au vieux bourgogne qui couvraient la nappe hospitalière.

Plus d'un toast gaillard fut même porté, assure-t-on, aux aventures, si longtemps prolongées, du beau Roland de Villarcy.

Cependant le temps passait. L'heure de se mettre en chasse sonna, Roland ne paraissait pas.

Alors commença la surprise, puis à la surprise succéda l'inquiétude, et, de fait, à mesure que marchaient les aiguilles de la grande horloge du château, la disparution

de Roland devenait de plus en plus inexplicable.

Enfin, vers le milieu du jour, on eut tout à coup la clé de cet étrange mystère, en voyant deux paysans apporter sur une civière faite de branchages un corps inanimé et sanglant.

Ce corps était celui de Roland, trouvé sur la lisière du bois, sans connaissance et la cuisse traversée par une balle.

On s'épuisa en conjectures qui n'approchèrent point de la vérité, pour savoir par qui le crime avait été commis.

Nos lecteurs sont suffisamment renseignés à cet égard.

La blessure de Roland, d'ailleurs, était

grave, mais point mortelle. La violence de la douleur et la perte du sang, avaient seulement déterminé un évanouissement immédiat, dont il fut très difficile de tirer le jeune comte. Des soins immédiats et habiles lui furent du reste prodigués, et bientôt tout vint faire supposer que la guérison serait complète et prochaine.

§

La stupéfaction de Richard fut profonde, quand il apprit que son rival dans le cœur d'Étiennette, l'homme qu'il avait lâchement cherché à assassiner, n'était autre que son compagnon d'enfance.

Un changement complet, ou plutôt une

essentielle modification s'opéra alors dans l'esprit et dans les façons d'agir de Richard.

Sa nature qui avait été mauvaise redevint pire, son caractère aigri devint, plus que par le passé, envieux et hypocrite ; il voua à Roland de Villarcy une haine implacable, et jura de se venger de cet homme qui non satisfait de le dominer par les privilèges de la naissance, le primait encore par ceux de l'amour.

Et cette haine, ces projets de vengeance étaient d'autant plus terribles, d'autant plus dangereux, que Richard sut les cacher sous les apparences de la plus sincère affection, du plus complet dévouement.

Sitôt que la blessure de Roland fut guérie, ce qui du reste ne fut pas long, Ri-

chard prit à tâche de lui devenir indispensable. Il se fit son complaisant, son flatteur, presque son valet, il effaça lui-même les vestiges d'égalité qu'il aurait pu se croire en droit de réclamer par suite de leur éducation commune. Il proclama hautement son infériorité et sa dépendance.

Tout ceci le mena précisément au but qu'il voulait atteindre : il capta de la façon la plus complète, et la confiance, et, disons plus, l'affection de M. de Villarcy, qui arriva bien vite à en faire un second lui-même, et à ne plus pouvoir s'en séparer une minute.

Une fois dans cette position, Richard attendit que l'occasion se présentât de satisfaire sa haine, d'assouvir sa vengeance,

d'une façon qui fut tout à la fois facile, point compromettante et profitable.

« *La vengeance se mange très bien froide!* » se disait-il de temps en temps pour se faire prendre patience.

Il attendit deux ans.

Au bout de ce temps, le comte Roland lui parla du projet qu'il venait de former, d'un voyage à Paris.

Richard approuva fort ce dessein, et le voyage fut résolu.

— Enfin! pensa le fils de Geneviève, enfin; nous partons! j'aurai bien du malheur en vérité, si je ne trouve point là-bas la bonne occasion qu'il me faut!

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

DEUXIÈME PARTIE.

— SUITE. —

TROISIÈME PARTIE.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux.

